

josée pelletier

peau d'Anne



Peau d'Anne

De la même auteure

L'air Bête, collection Ado-drame, éd. Vents d'Ouest, 2003.

Coup de foudre et autres intempéries, collection Ado-drame, éd. Vents d'Ouest 2004.

Un cœur en exil, collection Ado-drame, éd. Vents d'Ouest 2004.

Remerciements

Merci à Marie-Andrée Bouchard, merci pour ton aide, nos mégas fous rires et ton amitié.

Josée Pelletier

Peau d'Anne

roman



case postale 36563 — 598, rue Victoria,
Saint-Lambert, Québec J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2004
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Pelletier, Josée

Peau d'Anne

(Collection Graffiti; 26)

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 2-89607-012-5

I. Titre. II. Collection.

PS8581.E398P42 2004 jC843'.6 C2004-940507-1
PS9581.E398P42 2004

Illustration de la couverture :
Jacques Payette
Il ne reste que les décors (détail)
encaustique 122x152 cm

Conception graphique de la couverture :
Annie Penrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Josée Pelletier

ISBN 978-2-89607-012-1 (papier)

ISBN 978-2-89607-207-1 (PDF)

Tous droits réservés

LOUIS-ALFRED

Pour la première fois de ma vie, j'ai animé une soirée sur une scène le soir de mon bal des finissants. J'étais renversé d'entendre les gens s'esclaffer à propos de mes blagues. Quand ils m'ont ovationné, à la fin de la soirée, j'ai su quel métier j'exercerais plus tard. Depuis quelques années, je joue au théâtre, j'ai un rôle secondaire dans un téléroman et j'ai une chronique à la radio, le matin. Tout ça, je le dois à Pierre. C'est lui qui m'a convaincu d'égayer notre bal.

Aujourd'hui, je vais animer ce récit. Je vous accompagnerai tout au long de cette histoire. Vous ferez la connaissance de Pierre, mon meilleur ami, et d'Anne. Il y a aussi Judith qui n'a pu s'empêcher de mettre son nez dans cette histoire. De plus, j'ai cru bon de recueillir les propos d'un certain Jean-Simon ainsi que ceux de la mère d'Anne. Elle n'a pu refuser de se confier à moi, car je suis infiniment gentil, poli, agréable, courtois, amusant, intelligent, doué...

JUDITH

... et prétentieux ?

LOUIS-ALFRED

Non, mais de quoi elle se mêle celle-là ? Je vous avais prévenu. Il faut toujours qu'elle mette son grain de sel partout. Avant qu'elle en rajoute, je laisse Anne vous raconter comment elle a rencontré Pierre.

ANNE

La première fois que je l'ai vu, c'était l'année dernière, en août. Il amusait un petit garçon et une fillette dans le parc près de chez moi. C'était une belle journée. Le soleil resplendissait, ce qui contrastait avec les jours précédents où le ciel avait été gris et la température maussade. J'ai remarqué ce grand adolescent parce qu'il jouait vraiment avec les enfants. J'étais habituée à voir les parents ou les gardiennes s'asseoir sur un banc pour regarder leur montre, mourir d'ennui ou lire des revues. Lui, quelle différence ! Il aidait les deux petits à grimper, il leur montrait des jeux et il riait de bon cœur. J'avais installé Christophe, mon fils, dans une balançoire et je le berçais parfois rapidement ce qui le faisait rire aux éclats. Le beau temps avait chassé ma mauvaise humeur et j'étais heureuse. Nous avons

emménagé dans cette ville un mois auparavant et j'y vivais incognito. J'aimais être une ombre parmi les autres. On m'avait tellement pointée du doigt parce que j'avais été enceinte à treize ans et mère à quatorze. Avant, les voisines me regardaient d'un mauvais œil ou arrêtaient de parler quand je passais près d'elles. J'étais jugée, on parlait dans mon dos, j'étais une moins que rien. Ici, j'avais la sainte paix. Personne pour m'adresser la parole. Je pouvais promener Christophe en poussette sans qu'on me dévisage.

À treize ans, quand je me suis aperçue que j'étais enceinte, il était trop tard pour me faire avorter. Lorsque j'ai découvert mon état, maman me fit part des deux solutions qui s'offraient à moi : ou je donnais mon bébé en adoption ou je le gardais.

— Si je le garde, comment ferai-je pour subvenir à ses besoins, lui acheter des couches et l'élever ? Je suis en deuxième secondaire et je veux terminer mon année.

— Premièrement, m'a répondu ma mère, nous avons les moyens de t'aider à élever ton enfant, nous serons là pour tout. L'école ? Je ne pense pas que tu pourras y aller, avec un gros bedon et un accouchement en perspective. Je crois bien que tu perdras une année.

Après beaucoup de discussions et de réflexions, j'ai décidé de ne pas donner mon bébé en adoption. Mes parents m'ont épaulée en prenant le temps de m'écouter et, surtout, jamais ils ne m'ont abandonnée. Ils ne m'ont pas rabaissée durant ma grossesse, ils ont su garder la tête haute et ne m'ont pas cachée. C'est moi qui me suis sauvée de mes amies et j'ai demandé à maman de fréquenter une autre école. Comme Christophe devait naître en mars, maman m'a inscrite à l'école Rosalie-Jetté à Montréal, un établissement pour les jeunes filles enceintes et les jeunes mères, où j'ai pu terminer ma deuxième secondaire. Maman travaillait à la maison où elle faisait la comptabilité pour le commerce de mon père. Elle a ainsi pu m'aider après l'accouchement, ce qui m'a permis de finir mon année scolaire. J'ai ensuite fréquenté une école privée, située à l'extérieur de notre ville, où je termine mon secondaire et où je n'ai jamais révélé que j'avais un enfant. J'évite les fêtes, les réunions d'amies et les sorties.

Papa ne trouve pas normal que je sois toujours seule. Je le rassure en lui disant que je préfère m'occuper de Christophe que d'être avec les gens de mon âge.

— Mais nous pouvons garder Christophe si tu veux sortir quelquefois !

Mes parents m'avaient permis de garder mon enfant, mais je ne voulais pas abuser de leur bonté.

Ce jour-là, au parc, Pierre m'a parlé pour la première fois. En fait, c'est Christophe qui lui a adressé la parole. Pierre avait laissé la balle des enfants, dont il avait la garde, près d'un jeu et Christophe, attiré par ses belles couleurs, l'a prise dans ses mains. Il a regardé ce grand garçon, qui semblait être de mon âge, et il lui a demandé :

— 'Peux prendre la balle ?

Pierre s'est accroupi et l'a regardé d'un air amusé.

— Tu veux jouer avec la balle ?

Christophe a acquiescé. Pierre a fondu devant le regard suppliant de mon fils.

— Est-ce que tu veux jouer à la balle avec Rose-Marie et Léonard ? Je crois qu'ils aimeraient bien avoir un petit copain.

Christophe, intimidé, ne sachant que répondre, a lorgné vers moi. Je l'ai encouragé à se joindre aux enfants. Il m'a tirée par la main et m'a amenée avec lui afin que je joue aussi.

Finalement, je me suis retrouvée assise par terre avec mon fils et ses nouveaux amis. Pierre m'a demandé mon nom. Il voulait jouer à un jeu : il fallait d'abord nommer la personne à qui on enverrait la balle

avant de la faire rouler jusqu'à elle. J'ai ainsi appris qu'il s'appelait Pierre. Pendant le jeu, j'ai compris que Rose-Marie et Léonard étaient cousins parce qu'ils se sont disputés et que Pierre est intervenu en disant :

— Rose-Marie, ne lance pas de sable à ton cousin, je ne crois pas qu'il aime ça. Et s'il en reçoit dans les yeux, il aura des bobos.

Je n'ai partagé leur jeu que quelques minutes puisque Christophe a voulu retourner à la balançoire.

— Moi aussi, je veux aller me balancer ! s'est écrié Léonard.

Rose-Marie courait derrière son cousin, faisant virevolter ses lulus. C'est ainsi que Pierre et moi nous sommes retrouvés côte à côte en train de balancer les petits et à converser. Nous avons d'abord parlé du beau temps qui était revenu, puis il m'a demandé :

— Quel âge a Christophe ?

— Il a deux ans.

— Comme Léonard et Rose-Marie ! Mais la petite aura trois ans en octobre, tandis que Léonard ne les aura qu'en mars.

— Comme Christophe ! Quelle date ?

Il semblait chercher dans sa mémoire.

— Je crois que c'est le huit... C'est bête, je ne me rappelle pas la date. Quel drôle d'oncle que je fais !

Surprise, je l'interroge :

— Ce sont tes neveux ?

— Oui, tous les deux. Rose-Marie est la fille de mon frère et Léonard est le fils de ma sœur Dominique. Celle-ci est enceinte et, afin qu'elle puisse se reposer, je lui ai offert de m'occuper de Léonard. Comme il aime bien jouer avec sa cousine, je l'amène régulièrement. Rose-Marie a eu une petite sœur au début de l'été et elle s'ennuie de regarder sa mère nourrir son bébé. Elle s'amuse bien plus avec son cousin.

Pendant qu'il parlait, Léonard a alors demandé de descendre de sa balançoire et Pierre l'a aidé. L'enfant a gambadé vers les grandes glissoires.

— Tu auras beaucoup de neveux et de nièces dont tu devras t'occuper bientôt !

— J'aime bien être dehors avec eux, c'est mieux que de jouer au Nintendo ou de regarder la télé tout seul. Et toi, tu fais du gardiennage aussi ?

J'ai serré les lèvres. Si je lui disais la vérité, il me jugerait sans que j'aie le temps de m'expliquer. Si je mentais, j'aurais l'impression de trahir mon fils. Mais je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche puisque Léonard s'est mis à hurler : il s'était fait mal dans la glissoire. Pierre a dû courir jusqu'à lui.

— Ce n'est rien, m'a-t-il rassuré. Plus de peur que de mal.

J'ai regardé ma montre. Il était encore tôt, mais je ne voulais pas poursuivre notre conversation.

— Je dois m'en aller, lui ai-je lancé, alors que Léonard était déjà sur pied et courait vers un autre jeu.

Pierre a frotté ses mains pour enlever le sable qui s'y était collé. Il a souri en coin, un peu embarrassé. Je l'ai trouvé soudainement beau. Mon cœur a cogné quelques coups et j'ai rougi en baissant les yeux.

— Je suis bien contente de t'avoir connu.

— J'espère qu'on se reverra, m'a-t-il confié en s'attardant quelques instants sur mes yeux.

À ce moment, quelque chose a passé entre nous.

— Probablement, ai-je bredouillé. Je viens d'emménager dans le coin et je reviendrai sûrement au parc.

Son visage s'est éclairé.

— Voilà pourquoi je ne te connaissais pas ! Où habites-tu ?

— Juste derrière le parc, par-là, lui ai-je répondu en pointant l'endroit où je demeurais.

— Alors on se reverra, ma sœur ne demeure pas très loin de là.

Par la suite, nous nous sommes revus souvent. Au parc, l'automne, et sur la petite côte, l'hiver, où nous glissions avec nos luges. J'étais toujours contente de le rencontrer. Il était avec ses neveux, parfois juste avec l'un des deux et moi, naturellement, j'étais avec Christophe. Lorsque nous nous regardions, il y avait toujours cette électricité entre nous. J'essayais d'éviter son regard, car je ne voulais en aucun cas l'encourager. Pourtant, j'étais éperdument amoureuse de lui. Je ne pouvais cependant me permettre de sortir avec ce garçon. Je ne voulais pas lui dire que j'avais un fils, puisque j'étais persuadée qu'alors il s'enfuirait. Il a cru que j'étais la gardienne de Christophe jusqu'à ce que nous revenions de glisser ensemble, un jour de février. Christophe, assis dans le traîneau que je tirais, a crié « Maison ! » dès qu'il a reconnu notre demeure.

— C'est ici que tu habites ? m'a interrogée Pierre.

— Eh oui !

— Et Christophe, c'est ici ta maison aussi ? a-t-il demandé à mon fils.

J'étais prise au piège. Je ne savais pas comment m'en sortir.

— Ma maison, a répété Christophe, fièrement.

Pierre, croyant avoir compris, a conclu :

— Ah ! Je croyais que tu étais sa gardienne, mais tu es sa grande sœur ! C'est comme chez moi alors ! Moi, mes parents ne pensaient plus avoir d'enfant et je suis arrivé comme ça. Ma sœur avait treize ans et mon frère, quinze.

Puis il a regardé Christophe et l'a gentiment taquiné :

— Comme ça, t'es une surprise, comme moi !

Pour être une surprise, Christophe en avait été une ! Je n'ai pas contredit Pierre et je l'ai laissé croire que Christophe était mon petit frère. J'avais besoin de son amitié, car depuis mes treize ans, j'avais fui tout attachement. Plus le temps passait et plus je l'aimais. Mais jamais je n'aurais laissé parler mon cœur.

JUDITH

Durant cet hiver-là, je ne reconnaissais plus mon ami Pierre. Il a fini par m'avouer qu'il avait rencontré une fille ! J'étais à la fois soulagée, même si j'éprouvais une pointe de jalousie. Pierre et moi étions sortis ensemble le printemps d'avant. C'est moi qui avais mis fin à notre relation. Vincent (le plus beau gars de la Terre) avait rompu

avec Jennifer et il m'avait fait du charme un soir de fête. J'avais toujours secrètement espéré que ce gars s'intéresse à moi. Quand ce jour est enfin arrivé, j'étais avec Pierre. Il est gentil, Pierre. Je n'ai rien contre lui. Mais il n'était pas l'amour de ma vie. Un soir, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai tout avoué. Il a compris. D'ailleurs, il s'en doutait. Il m'a quand même fait la gueule pendant quelques jours. Sa fierté en avait pris un coup ! Puis, peu de temps après, nous nous sommes rencontrés par hasard. Nous sommes allés prendre une crème glacée ensemble. Nous avons longtemps parlé. Il m'a avoué qu'il était blessé, mais qu'il comprenait et me remerciait de lui avoir dit la vérité. Notre amitié a survécu à cette tempête.

Donc, durant l'hiver, je le voyais moins souvent lors de nos sorties de groupe. Je l'ai cuisiné jusqu'à ce qu'il me confie qu'il avait rencontré une jeune fille. Pour l'instant, je crois qu'il ne sort pas avec elle. Louis-Alfred trouve cette histoire un peu louche.

LOUIS-ALFRED

Écoutez, Pierre était le premier gars à participer à nos activités, à jouer au hockey dans la rue ou à nous inviter à par-

ticiper à un jeu de société. Et, du jour au lendemain, il a eu une soudaine envie de garder son neveu et sa nièce. Pouf ! Pierre a disparu ! Pas complètement mais... Je trouve cette histoire un peu louche. Oh ! Judith vous l'a déjà confié ! Retenez ce conseil : ne jamais révéler à une fille ce que vous pensez... Surtout à Judith. Passons-nous de ses commentaires et voyons voir ce que les parents d'Anne ont à dire à ce sujet.

LA MÈRE D'ANNE

Quand Anne nous a annoncé qu'elle était enceinte, je me souviens d'avoir senti le sol s'affaisser sous mes pieds. Je croyais que la Terre s'était arrêtée de tourner et mon cœur avait sauté quelques battements. Ma petite fille ! Enceinte ! Je la voyais encore avec des rubans dans ses nattes et là voilà qui allait être mère ! J'ai supposé pendant une seconde que c'était une blague. Sa mine déconfite prouvait qu'elle disait la vérité. Enceinte ? Mais de qui ? Je ne lui connaissais aucun petit ami. Marcel, mon mari, était encore pétrifié quand je lui ai jeté un coup d'œil. De son côté, Anne pleurerait silencieusement. Je sais qu'elle espérait

de nous autre chose que des cris et des injures. Aujourd'hui, je remercie encore le ciel que Marcel ait pris une longue inspiration me laissant ainsi le temps de parler la première.

— Comment est-ce arrivé ? ai-je réussi à articuler.

— Je... je ne voulais pas ! a-t-elle gémi entre deux sanglots. Il a insisté et je ne pouvais pas crier. J'aurais pu mais je ne l'ai pas fait, j'avais trop peur. J'aurais dû crier et j'aurais dû...

Elle a regardé son père furtivement avant d'ajouter :

— J'aurais dû croiser les jambes, mais il était trop fort.

Marcel était furieux. Il avait tout compris et moi aussi. J'ai ouvert les bras et Anne s'y est précipitée. Nous lui avons demandé quand cette horrible histoire avait eu lieu.

— À la Saint-Jean-Baptiste.

Nous venions d'installer les lumières de Noël aujourd'hui. Deux saisons s'étaient écoulées depuis le drame et elle ne nous en avait pas parlé. J'ai eu une soudaine envie de la gifler. Je lui en voulais d'avoir attendu si longtemps. Pire, je lui reprochais d'avoir vécu seule ces longues semaines d'angoisse.

Marcel était debout et enfilait déjà son manteau. Il exigeait un nom, il était prêt à aller porter plainte à la police. Quand il a su que c'était Jean-Simon, le frère de la meilleure amie de ma fille, il est devenu rouge de rage et il est parti sans un mot.

Je berçais ma fille qui tremblait. Pour la première fois, je remarquais son ventre bombé sous ses vêtements amples, ces blouses que je croyais à la dernière mode. Par pudeur, je n'ai pas posé ma main sur son abdomen. Comment pouvait-elle porter un enfant ? Elle n'était encore elle-même qu'une enfant. N'avait-elle pas, tous les soirs, son toutou préféré entre ses bras quand elle s'endormait ? Je tremblais de rage, n'osant imaginer ce jeune homme abusant de ma fille. Ce dut être si horrible, si humiliant. Nauséuse, je la serrais malgré tout contre moi.

Je l'ai accompagnée chez mon obstétricien. La grossesse évoluait bien. Selon les dires du médecin, Anne pourrait accoucher naturellement : son bassin était assez large. Il lui fit promettre de bien se nourrir et de revenir bientôt le voir.

Sur le chemin du retour, j'ai demandé à Anne ce qu'elle comptait faire du bébé.

— Maman, tu as toujours voulu une famille nombreuse.

C'est vrai ! Mais la vie en a décidé autrement. J'ai mis deux ans à devenir enceinte pour la première fois. Cependant, je n'ai pu mener cette grossesse à terme. Elle a été interrompue naturellement au bout de neuf semaines. La même histoire s'est répétée deux autres fois avant que je sois enceinte d'Anne. Je suis restée alitée jusqu'à l'accouchement. Par la suite, souffrant de fibromes, j'ai dû subir une hystérectomie. Je ne pouvais donc plus enfanter. Anne n'avait pas hérité de tous ces problèmes gynécologiques. Du moins, pour l'instant. Aujourd'hui, ma fille me proposait d'adopter son bébé.

— Anne, je suis touchée par ta proposition, mais ton enfant sera le tien si tu décides de le garder. Je serai là pour t'aider et t'appuyer si telle est ta décision. Mais je suis d'avis que tu es trop jeune pour une telle responsabilité.

Noël a passé, puis est venu le Jour de l'An. C'est ce matin-là qu'Anne nous a fait part de sa décision de ne pas donner son enfant en adoption. Mon mari et moi n'étions pas d'accord, mais nous nous étions promis de respecter son choix et nous l'avons fait.

Nous n'avions pas porté plainte à la police. Par contre, nous avons menacé les

parents de Jean-Simon de le faire si jamais il s'approchait de nouveau d'Anne. Je tenais à l'écart d'un procès qui l'aurait encore plus bouleversée. Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir entamé de procédures judiciaires contre ce garçon. Il ne méritait pas la liberté. Connaissant bien ses parents, je leur ai fait confiance pour ramener leur fils dans le droit chemin. J'ai appris qu'ils ont rencontré un travailleur social et Jacques, le père de Jean-Simon, a encadré son fils de règles très strictes.

À la demande de ma fille, je l'ai inscrite à l'école Rosalie-Jetté où elle a pu s'épanouir. Elle changeait de jour en jour. Entourée de filles-mères, de psychologues et d'oreilles attentives, elle a fait la paix avec elle-même. Par contre, son refus de revoir ses amies commençait à m'inquiéter.

À l'échographie, elle a su qu'elle aurait un garçon. Par la suite, elle est restée longtemps silencieuse. Elle m'a confié plus tard qu'elle avait peur qu'il ressemble à Jean-Simon et qu'il lui rappelle tous les jours ce visage qu'elle détestait maintenant.

J'étais à ses côtés lors de son accouchement. Il m'était douloureux de la voir souffrir. Elle a mis au monde un beau bébé en santé et Anne fut soulagée de voir qu'il avait les cheveux aussi foncés que les siens. Il

n'avait pas les cheveux blonds de son père. Dès lors, je savais qu'elle aimerait son petit.

ANNE

À la fin de ma première secondaire, je suis allée à une fête chez une amie et Jean-Simon, son grand frère de seize ans, que je trouvais beau comme un dieu, a passé la soirée avec moi. Il m'a souvent embrassée et j'étais aux anges. Je sortais avec le plus beau gars de l'école ! J'ai dansé avec lui toute la soirée. Comme mon amie m'avait invitée à dormir chez elle, il m'a rejointe dans la chambre d'amis durant la nuit. J'aimais quand il m'embrassait. Puis ses mains se sont mises à courir sous mon pyjama et il a tenté de le déboutonner. J'ai protesté, mais il savait que j'étais folle de lui, alors il m'a menacée de me quitter et de ne plus sortir avec moi si je ne me laissais pas faire.

— Tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas ? m'a-t-il demandé avec un air de défi.

— Je t'aime, mais...

Je ne voulais pas le perdre. Je me souviens d'avoir dit non à quelques reprises. Il m'a fait l'amour et moi, j'ai pleuré, même après qu'il fut retourné dans son lit. Honteuse, je suis partie très tôt le matin, sans dire au revoir à mon amie ni à Jean-Simon.

Je ne voulais plus jamais le rencontrer. J'ai constaté, beaucoup plus tard, que j'étais enceinte.

Quand j'ai révélé à mes parents ce qui s'était passé, Papa est allé voir Jean-Simon et ses parents. Ce grand crétin, que j'ai cru aimer, a dit que j'étais une menteuse, que j'avais tout inventé et il a refusé d'admettre qu'il était le père de mon enfant. Papa, agacé par les répliques de Jean-Simon, s'est approché de lui et l'a pris par le collet pour mieux le regarder dans les yeux.

— Elle sait qui est le père et toi aussi tu le sais !

Étonné par la rudesse de mon père, il n'a rien ajouté. Nos parents se sont rencontrés le lendemain. Jean-Simon n'a pas cherché à reprendre contact avec moi et j'ai rompu tout lien d'amitié avec sa sœur. Comme d'ailleurs avec toutes mes autres amies ! J'avais si honte et je ne voulais pas leur expliquer mon aventure. Aucune d'elles n'a pris de mes nouvelles. Tant mieux ! J'ai préféré la réclusion.

Depuis que je côtoie Pierre, je sens tout cet isolement qui m'enveloppe. Bien sûr, j'ai des copines à l'école, mais je ne les invite pas chez moi et je refuse toujours leurs invitations. De plus, je n'ai pas l'intention de me présenter au bal des finis-

sants. Je n'en ai pas envie. Je ne fais pas partie de leur monde, même si je fréquente leur école. J'ai déjà un passé et un vécu. Je suis déjà vieille. Elles sont si jeunes.

LOUIS-ALFRED

Déjà vieille ? À dix-sept ans ? Ta – ta – ta ! Balivernes ! Mais qu'est-ce que je raconte ? Je ne peux pas savoir ce que c'est que d'avoir un gamin et des responsabilités. Ouais... Si on y pense bien, j'imagine qu'Anne a vieilli bien plus vite que la normale. Et quelle est la version de Jean-Simon ?

JEAN-SIMON

Anne ? Anne, qui ?

LOUIS-ALFRED

Heu ! Je suis restée bouche bée à la suite de ce déluge d'informations. Mais revenons plutôt aux confessions d'Anne.

ANNE

Voilà neuf mois que je connais Pierre. Le printemps s'est installé et, en ce samedi de mai, il a des allures d'été. Durant

l'après-midi, Pierre m'a rejointe au parc. Léonard l'accompagne. Christophe est heureux de le voir et ils ne perdent pas une minute pour jouer ensemble. Pierre et moi nous nous balançons l'un près de l'autre. Il profite de l'éloignement des enfants pour s'informer :

— Mon bal des finissants aura lieu quelques jours avant la Saint-Jean-Baptiste. Le tien, c'est quand ?

— Tout de suite après les examens. Le 20, je crois.

— Tu y vas ?

— Non, je n'ai pas envie d'y aller.

Léonard et Christophe se sont transformés en capitaines. Le module de jeux est devenu un grand bateau. Depuis notre rencontre, les gamins sont devenus les meilleurs amis du monde. Comme ils habitent près l'un de l'autre, ils se voient très souvent. Maman sort avec Christophe le jour alors que je suis à l'école et Dominique, la sœur de Pierre, permet à Léonard de venir jouer avec mon fils. Parfois, maman et Dominique discutent ensemble, d'autres fois, elles jardinent chacune sur leur terrain et les enfants jouent tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre.

— Moi, j'irai à mon bal. J'aimerais bien que tu m'accompagnes, ajoute Pierre dans un souffle.

Il me supplie de ses beaux yeux et j'en ai le cœur chaviré. Je ne m'attendais tellement pas à cette invitation que j'en reste muette. Inquiet, il s'enquiert :

— Tu ne dis rien, Anne ?

Je me ressaisis et, d'un signe timide de la tête, j'accepte de l'accompagner. Mais dès que je suis chez moi, je regrette ma décision et, à l'heure du souper, papa remarque :

— Tu sembles songeuse Anne, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je m'empresse de répondre :

— Rien !

Plus tard, je donne son bain à Christophe et le mets au lit tôt, car il n'a pas fait de sieste durant la journée. Il s'endort pendant que je lui chante sa berceuse préférée. Il a eu trois ans en mars dernier et je trouve que c'est déjà un grand garçon. Je le regarde dormir et mon cœur se gonfle d'amour pour lui. Je l'embrasse sur le front et je rejoins mes parents qui prennent un café.

— Comme je te le racontais, dit mon père à ma mère, Patrice nous a quittés pour un autre job. Dans le fond, je le comprends, il aura un emploi de jour durant la semaine en plus. Je me retrouve sans pompiste les vendredis, samedis et les dimanches soirs.

Les jeunes d'aujourd'hui ne veulent pas travailler les soirs et encore moins ceux de fin de semaine.

Mon père a une station-service où l'on fait aussi la réparation d'automobiles. Ma mère y fait la comptabilité le samedi matin ou à la maison durant la semaine pendant les siestes de Christophe. C'est mon grand-père paternel qui a fondé l'entreprise et mon père a pris la relève. Grand-papa n'y travaille plus, mais va quelquefois flâner au garage et il ne peut s'empêcher d'aider mon père. Ils sont très complices. Jamais ils ne se disputent. Sauf une fois. Quand grand-papa a su que j'étais enceinte ! Il a reproché à papa de ne m'avoir pas donné une bonne éducation et de n'avoir pas été assez présent dans ma vie. Je suis allée voir moi-même grand-papa et je lui ai expliqué ce qui s'était passé. Notre entretien n'a pas été facile, mais je ne voulais pas créer de froid entre mon père et lui. Par la suite, mon grand-père m'a pardonné et nous a tous aidés et aimés. Son soutien était important pour moi, presque autant que celui de mes parents, car je l'aime tendrement. Je ne peux supporter qu'il me juge et me méprise.

Ma grand-mère est morte quand j'avais quatre ans. Après le décès de son épouse,

grand-papa a mis toute son énergie dans son entreprise. Il y a quelques années, papa a pris la relève. Malgré la perte d'un être cher, grand-papa dit qu'il a réussi sa vie. Je ne voulais pas être son échec. Christophe donne beaucoup d'amour à son arrière-grand-père et ce dernier ne peut résister à ce petit garçon qu'il chérit et qu'il gâte. Il a toujours un jouet ou un livre à lui donner. Avec le temps, grand-papa a oublié mon erreur et me fait maintenant confiance.

— Qui assure le service ce soir ? lui demande maman.

— C'est Patrice. J'ai exigé qu'il attende une semaine avant de partir afin que je puisse trouver quelqu'un pour le remplacer.

— Je connais peut-être une personne pour le remplacer, dis-je timidement.

— Qui donc ? fait papa, surpris.

— Aujourd'hui, Pierre m'a justement appris qu'il n'arrivait pas à trouver un emploi d'été. Je pourrais peut-être lui en glisser un mot si tu veux.

Papa, d'un ton blagueur, constate :

— Pierre ? Dis donc, Anne, il me semble que nous entendons souvent parler de ce Pierre depuis quelque temps.

Faisant fi de son sarcasme, maman lui rafraîchit la mémoire :

— Mais oui, tu t'en souviens ? Je t'ai déjà parlé du petit frère de Dominique, celui qui vient parfois s'occuper de Léonard.

Ma mère a pris la sœur de Pierre en affection et elles se voient de plus en plus souvent. Dominique a eu son bébé au début du mois d'avril, une mignonne petite fille prénommée Charlotte. Maman lui a même fait un présent pour la naissance du bébé. Léonard est fou de sa petite sœur. Un beau matin, il est venu chercher Christophe et lui a dit, très solennellement :

— Viens, Christophe, je vais te présenter ma sœur.

Et maman est allée, avec Christophe et Léonard, visiter Dominique et Charlotte.

Papa me regarde malicieusement, prêt à me taquiner dès que je répondrai à sa question.

— On entend souvent Pierre a fait ceci, Pierre a fait cela... Dis, Anne, ça devient sérieux ?

Papa veut me faire rire, mais à sa grande surprise, je me mets à pleurer. Décontenancé, il me prend dans ses bras et me demande ce qui se passe. Entre deux sanglots, je bégaie :

— Il... il m'a invitée... à son bal.

Surprise, j'entends mon père pouffer. Puis, attendri, il me questionne :

— Mais pourquoi pleures-tu ?

Je suis interloquée de voir qu'il ne comprend pas.

— Je ne peux pas sortir avec lui.

Patient, il m'interroge :

— Pourquoi ne peux-tu sortir avec lui ?

— Mais papa, je ne lui ai pas dit pour Christophe ! Il pense que je suis sa grande sœur.

— Je ne vois pas où est le problème.

Je suis visiblement agacée de devoir lui expliquer.

— Dès qu'il saura que je suis la mère de Christophe, il s'enfuira à toutes jambes.

J'entends maman soupirer. Papa me rassure doucement :

— Ce n'est pas parce que tu as un enfant qu'on ne peut plus t'aimer, Anne. Tu es une jeune fille de dix-sept ans qui est devenue adulte trop rapidement. Tu as le droit d'avoir des amis et de sortir. Tu nous as démontré que tu es une personne très responsable : tu t'es occupée de Christophe comme une mère, tu n'as jamais failli à ta tâche. Même la fois où tu avais une terrible grippe et que tu faisais un peu de fièvre, tu t'es levée pour lui donner son biberon. Tu ne sors jamais, je ne te vois jamais avec des copines de ton âge. Ce n'est pas parce que tu as eu un enfant à quatorze ans que

tu n'as pas le droit de vivre ta jeunesse. Ta mère et moi en parlons souvent et nous trouvons que tu te privas beaucoup à cause de Christophe.

Je hausse les sourcils.

— Ce n'est pas mal, poursuit-il, au contraire, nous t'en félicitons. Tu as su relever le défi d'élever ton fils presque seule et nous te levons notre chapeau. Je pense qu'aller au bal avec Pierre est une excellente idée.

Voilà que je me remets à pleurnicher.

— Le problème, papa, c'est que...

J'hésite à me confier, mais je me suis tellement promis de ne jamais mentir à mes parents. Leur dire mes sentiments envers Pierre m'intimide.

— Je pense que j'aime Pierre. Je ne veux pas perdre son amitié. S'il apprend que je suis la mère de Christophe, il ne voudra jamais de moi. Il pensera que je suis une traînée, une...

— Anne, m'interrompt papa, s'il t'aime vraiment, il t'acceptera telle que tu es, surtout si tu lui dis la vérité.

— Je ne veux pas la lui dire. J'aime trop être avec lui, il est devenu tellement important dans ma vie.

— Anne, dit maman qui prend la parole pour la première fois, s'il est ton ami, il

t'écouterà et ne te jugera pas. Les vrais amis, c'est comme ça.

Tout bas, je leur confie :

— J'aimerais, parfois, qu'il ne soit pas juste mon ami.

— Tu as le droit d'aimer, Anne, renchérit maman. Avoir un enfant ne t'a pas condamnée à ne plus aimer de ta vie. J'ai rencontré Pierre à quelques reprises et j'ai confiance en ce jeune homme. C'est un bon garçon, il a de belles valeurs et il aime tendrement ses neveux. Je crois que tu devrais accepter son invitation et laisser ton cœur te guider.

— J'ai déjà accepté son invitation.

Papa s'esclaffe. Maman lui fait de gros yeux avant de m'encourager :

— Tu vois, tu as déjà écouté ton cœur.

— Et s'il est aussi bien que ta mère le décrit, enchaîne papa, j'aimerais bien qu'il vienne me voir au garage, j'ai peut-être du travail pour lui.

Dans un élan, j'étreins mon père. À l'oreille, il me recommande :

— Prends le temps de vivre ta jeunesse, Anne. Tu ne serais pas une mauvaise mère si de temps à autre tu sortais. Tu nous as prouvé que tu pouvais t'occuper de ton fils, maintenant prouve-nous que tu peux vivre comme une jeune fille de dix-sept ans.

Tu ne nous as jamais demandé de garder Christophe pour sortir !

— Maman le garde tous les jours de la semaine quand je suis à l'école !

— Ce n'est pas la même chose. Tu dois aller à l'école. Ce que je veux dire, c'est que tu rentres directement après tes cours pour t'occuper de Christophe jusqu'à ce qu'il se couche le soir, puis tu fais tes devoirs. Jamais, au grand jamais, tu ne nous as demandé un seul soir de congé depuis sa naissance. Fatiguée ou non, tu as pris soin de lui. Tu es une mère extraordinaire, Anne. Sois aussi une jeune fille extraordinaire.

Je remercie mes parents d'être aussi compréhensifs et de m'encourager sans cesse. Je leur fais une accolade avant de m'isoler dans ma chambre afin de réfléchir à tout ce qu'ils m'ont dit. Il est vrai que toutes ces responsabilités me pèsent. Je suis parfois jalouse de voir les jeunes de mon âge s'amuser et être si insoucians. Je rêve d'aller à toutes ces fêtes, de sortir sans m'inquiéter pour Christophe. Entrer aux petites heures du matin et ne gérer que ma vie.

Ces rêves me sont inaccessibles. Je dois vivre avec mes responsabilités.

Mais voilà, Pierre est entré dans ma vie et il m'invite à sortir de ma prison.

Je m'endors sur ces pensées et, lorsque je me réveille au petit matin, je prends la décision d'aller, comme prévu, au bal avec Pierre. Je lui parlerai plus tard de Christophe.

LOUIS-ALFRED

Non, mais quelle cachottière ! Avouez que si la même chose m'arrivait, je préférerais me taire. Écoutez ! Si Anne lui révèle son secret, elle n'ira pas au bal des finissants le plus extraordinaire, parce qu'il est animé par le plus beau et le plus talentueux jeune homme. Vraiment, elle a fait un très bon choix de vouloir attendre après le bal pour annoncer à Pierre qu'elle est mère.

PIERRE

Je regarde le plafond de ma chambre sans vraiment le voir. Je n'ai que l'image de la belle Anne en tête. C'est fou comme j'ai changé dernièrement. Maman m'a fait remarquer que j'étais dans la lune à l'heure du souper. J'ai eu envie de lui dire que j'avais invité Anne à m'accompagner à mon bal des finissants. Je n'ai pas osé. Papa se serait gentiment moqué de moi. Je me serais empourpré, et il en aurait profité pour me taquiner. J'ai préféré parler des

séries éliminatoires de hockey qui avaient débuté. Après souper, mon père et moi avons même regardé les statistiques dans le journal. Avant que j'aie étudié dans ma chambre, papa a émis un commentaire :

— C'est bien de prendre du temps ensemble, comme ça.

J'ai souri.

— Je me sens plus près de toi, a-t-il ajouté.

J'ai eu à nouveau envie de parler d'Anne. Il a déposé le journal dans le panier puis, embarrassé, il a toussoté. Je n'avais plus le courage de lui confier mon amour naissant pour cette jeune fille. Je me suis sauvé, malheureux. Je ne peux tout de même pas raconter ça à Louis-Alfred ni à Olivier. J'ai laissé sous-entendre quelque chose lors d'une conversation avec Judith, mais je ne me suis pas étalé sur le sujet.

Je n'ai jamais eu autant de difficulté à étudier la géométrie que ce soir. Mais comment me concentrer quand je ne fais que revoir le doux visage d'Anne lorsqu'elle a accepté mon invitation ? Elle était si embarrassée. Mon cœur cognait de bonheur.

Je crois que je vais aller regarder la joute de hockey à la télé avec papa.

ANNE

J'ai hâte de voir Pierre pour lui parler du poste qui se libérera bientôt au garage de papa. Je vais chez lui en vélo, Christophe derrière moi, assis sur son siège d'appoint. Le père de mon ami lave la voiture dans l'entrée et m'accueille chaleureusement. Monsieur Miron est toujours content de me voir.

— Je me souviens, dit-il, que Dominique traînait aussi Pierre partout où elle allait quand il était petit. Elle était un peu sa petite mère.

J'ai un pincement au cœur et je rougis. Par mon silence, j'ai conscience que je trompe beaucoup de gens sur ma maternité et que je devrai mettre un terme à toute cette supercherie très bientôt.

— Pierre est là ?

— Attends, je le préviens de ton arrivée. Je ne sais pas s'il est levé, il dormait encore quand je suis sorti.

Il est dix heures et je n'ai pas pensé une seule minute qu'il pouvait encore dormir. Christophe est un lève-tôt et, depuis sa naissance, je n'ai jamais pu roupiller très tard le matin. J'ai même oublié qu'on pouvait faire la grasse matinée !

— Ne le réveillez surtout pas s'il dort encore.

J'attends dehors, car je suis gênée à l'idée de déranger Pierre. Quelques minutes plus tard, il sort, les cheveux en bataille.

— Comme tu es tôt ce matin, petite Anne. Bonjour Coco, dit-il à Christophe en lui faisant la bise.

J'envie parfois Christophe de recevoir les caresses et les baisers de Pierre. Chaque fois, je me sermonne en me disant que je ne peux être la blonde de Pierre. Je chasse mes idées noires et je lui lance :

— J'ai une bonne nouvelle !

— Alors entre, viens boire un café avec moi.

J'hésite quelques instants puis, dans un élan, j'accepte. Il m'aide à descendre Christophe de son siège et je le suis dans la maison. Monsieur et madame Miron ont un panier de jouets pour amuser leurs petits-enfants quand ils viennent les visiter. Christophe se fait une joie d'en faire l'inventaire. Il s'installe près du panier et sort un jouet à la fois pour jouer un peu avec avant de le mettre de côté pour en prendre un autre. Une voiture attire son attention. À quatre pattes, il la fait rouler autour de la table de la cuisine.

— Vroum ! Vroum ! fait-il sans cesse.

Je m'assois sur un tabouret pour regarder Pierre faire le café. Je ne l'ai jamais vu si

confus. Ses yeux semblent remplis de dodos et ses gestes sont machinaux. À un moment donné, il s'arrête devant le frigo, il hausse les épaules avant de se retourner vers moi.

— Je ne me rappelle plus ce que je voulais sortir, dit-il en s'excusant. Ah oui ! Du sucre et du lait.

Je pouffe en le voyant si endormi et si distrait. Il dépose le sucrier devant moi. Comme si ce mouvement avait exigé de lui un grand effort, il s'affaisse sur le comptoir en s'appuyant le menton sur ses mains. Il en profite pour plonger son regard dans le mien.

— T'es belle !

Je perds mon sourire et sûrement mes couleurs. Il s'en retourne chercher les tasses. Désemparée, je reprends rapidement mes esprits. Je lui annonce :

— Mon père cherche un pompiste à son garage, j'ai pensé que ça t'intéresserait comme boulot d'été.

Tout à coup, j'ai l'impression qu'il se réveille.

— Ben oui, ça m'intéresse. Où, quand, comment ? demande-t-il précipitamment.

Il semble très enthousiaste. J'en suis réjouie.

— L'employé de papa, celui qui travaille les soirs de week-end, a donné sa démis-

sion et papa a besoin de quelqu'un. Je lui ai parlé de toi.

Madame Miron entre dans la cuisine. Elle tient quelques branches de lilas fraîchement coupées.

— Bonjour Anne ! Tiens, si ce n'est pas le petit Christophe !

— Maman, Anne m'a trouvé un boulot !

Pierre lui explique brièvement. Plus terre à terre que son fils, madame Miron l'interroge :

— C'est quand même à une quinzaine de kilomètres d'ici. Comment feras-tu pour t'y rendre ?

Mon enthousiasme diminue. Je n'ai pas pensé au moyen de transport.

— Peut-être que papa pourrait parfois m'y conduire ? Il doit sûrement y avoir des autobus qui passent par-là. Quelles sont les heures de travail ? me demande-t-il.

— Je crois que c'est de dix-sept heures à minuit.

— Parfait ! s'exclame-t-il. Je pourrais continuer à m'occuper de Léonard et ainsi donner un coup de main à Dominique. Tu sais, son mari travaille les fins de semaine et elle aime vraiment quand je suis là, ça lui donne le temps de souffler un peu.

Il me sert le café et offre ensuite un jus à Christophe qui regarde maintenant un livre.

Je présente Pierre à papa durant l'après-midi. Après quelques formules d'usage et une brève entrevue, mon père l'engage sur-le-champ.

Avant de partir, Pierre se permet d'ajouter :

— J'ai déjà une faveur à vous demander.

— Tu peux toujours essayer, fait mon père avec amusement.

— Le 20 juin prochain, c'est un vendredi, explique-t-il, j'ai mon bal des finissants et j'aimerais avoir congé ce soir-là. C'est important pour moi d'aller à mon bal.

Il se montre sûr de lui.

— On devrait être capable de s'arranger, répond papa en hochant la tête.

Pierre fait un mouvement pour partir puis se ravise.

— J'ai une autre faveur à vous demander.

Je commence à être gênée par ses requêtes et je n'ose regarder papa de peur qu'il s'impatiente.

— Demande toujours, dit ce dernier, un peu agacé.

— J'aimerais qu'Anne m'accompagne au bal.

Ouf ! J'en ai le souffle coupé. On aurait dit une demande en mariage ! Papa sourit et se détend :

— Je le sais, elle m'en a parlé hier soir. Je crois qu'elle a très envie d'y aller, n'est-ce pas ? s'enquiert-il en se retournant vers moi.

Intimidée, je réponds en fixant le bout de mes chaussures :

— Ben oui, je vais y aller à ton bal.

Finalement, au souper, papa me taquine au sujet de Pierre et, à la fin du repas, me confie tout sérieusement :

— Je crois ses intentions très sincères.

Choquée, je m'exclame aussitôt :

— Papa ! On dirait que nous sommes en 1930 et que mon prétendant t'a fait une visite officielle !

— C'est drôle, mais j'ai la même impression !

Je le regarde, songeuse, puis je hausse les épaules. Prenant tout à coup son rôle paternel au sérieux, il ajoute :

— Tu es ma fille unique et le garçon qui osera prétendre qu'il t'aime aura besoin d'être sérieux.

Plus que jamais, je sens le poids de la faute que j'ai commise. J'ai des remords d'avoir eu un enfant et d'avoir fait subir cette honte à mes parents. Pourtant, Christophe n'en est pas une. Il est bien élevé, il

ne fait jamais de crise pour un oui ou pour un non. Mes parents l'adorent. J'ai de bons résultats scolaires, je ne suis pas la meilleure de la classe, mais mes notes se situent toujours au-dessus de la moyenne. Je n'ai fait qu'une erreur dans ma vie et j'en supporte le poids chaque jour. Mon regard s'assombrit et papa s'en rend compte.

— Anne, comprends-moi. Tu es tellement sage. Tu es encore une gamine pour moi. Même avec Christophe, tu es restée ma petite fille. Et ce Pierre... Ce n'est pas un bambin qui rôde autour de toi ! C'est un homme. Toi, de jour en jour, et depuis que tu l'as rencontré, tu sembles devenir une femme. Depuis que Pierre est entré dans ta vie, je te vois vieillir pour la première fois.

Je soutiens son regard et dans un élan, je lui demande :

— C'est mal ?

— Comment, c'est mal ?

— Je veux dire, est-ce qu'il y a un problème si Pierre m'aime ?

— Le seul problème, Anne, c'est qu'il n'y en a pas. Je crois qu'il est temps que tu aies un amoureux dans ta vie.

— Même avec Christophe ? Allez-vous penser que je suis une fille facile si j'ai un amoureux ?

Papa s'offusque un peu puis se ravise.

— Anne, c'est normal d'aimer dans la vie. Les choses ne se passent pas toujours comme tu les as vécues. Il est temps pour toi d'être aimée pour de vrai.

— Je n'ai peut-être pas envie d'être aimée, papa. C'est aussi ce que je désire le plus au monde. Oh ! C'est si compliqué ! Je te demande seulement de me faire confiance.

— Il y a longtemps que je te fais confiance, ma chère Anne.

Il me serre dans ses bras et m'embrasse sur le front.

LOUIS-ALFRED

Pathétique, n'est-ce pas ?

PIERRE

Pour une deuxième soirée d'affilée, je suis couché sur mon lit et je regarde le plafond. Quand on revoit le fil de la journée, c'est fou comme on peut se trouver bête.

Avec une voix nasillarde, je répète tout haut :

— J'ai déjà une faveur à vous demander... Et pis j'ai une autre faveur à vous demander...

Non, mais j'aurais dû changer de disque. Tant qu'à faire un fou de moi, pour-

quoi est-ce que je ne me suis pas mis à genoux ? Et Anne qui était embarrassée. Bah !

— Pierre ? À qui parles-tu ?

— À personne, maman !

Elle n'entre pas dans ma chambre. Je l'entends s'éloigner. Je ne peux pas m'empêcher de prendre mon oreiller afin de me bâillonner pour répéter d'une voix sarcastique :

— J'ai une faveur à vous demander...

De toute ma vie, jamais je n'ai eu l'air aussi idiot.

ANNE

Exceptionnellement, Pierre doit travailler mercredi soir et jeudi soir pour apprendre les diverses facettes de son nouvel emploi. On lui apprend le fonctionnement de la caisse et des cartes de crédit, à faire le plein d'essence et comment vérifier l'huile. Pierre a souvent fait des réparations mineures à des voitures en compagnie de son père ou de son frère Yvan. Alors, la seule nouveauté est la manipulation de l'argent et des cartes de crédit. Il apprend rapidement et papa peut lui faire confiance pour vendredi soir alors qu'il sera seul.

Quand Pierre et moi nous nous rencontrons au parc, le samedi après-midi, il est enthousiaste et me raconte plusieurs anec-

dots. Pendant qu'il me parle, j'en profite pour l'observer. J'aime tellement ses yeux brun chocolat noir où brillent des paillettes cuivrées. Dernièrement, il a fait couper ses cheveux plus courts. Ça lui va bien, mais je le préférerais avant, quand j'avais de folles envies de glisser ma main dans ses boucles brunes. Ses lèvres sont invitantes et son sourire révèle une dentition parfaite.

Il fait chaud et il ne porte qu'un t-shirt. Je peux ainsi admirer ses bras qui me font croire qu'il est fort. Ni trop musclé ni frêle, je peux conclure qu'il ne s'entraîne pas à être monsieur Muscle, mais je suis certaine qu'il est robuste. Ses mains sont grandes et je les regarde avec envie. Je rêve qu'elles me touchent, qu'elles m'attirent dans les bras de Pierre.

— Anne, à quoi penses-tu ? On dirait que tu n'écoutes pas ce que je te raconte.

Embarrassée, je me ressaisis rapidement. En me confondant en excuses, je baragouine :

— Je... je pensais à autre chose. C'est impoli, je sais !

Sceptique, il ajoute :

— Tu rougis.

Mon cœur oublie soudain de battre. Je relève les yeux et je le vois qui me détaille comme je l'ai fait quelques minutes aupara-

vant. Nos yeux se rencontrent encore une fois, et j'ai très envie de l'embrasser. Je crois qu'il y pense aussi.

— Maman ! crie Christophe.

Je sursaute. J'ai appris à mon fils à m'appeler par mon prénom, mais quelquefois, il oublie. Je me raidis.

— Regarde, Anne, la coccinelle que z'ai trouvée, lance, enthousiaste, Christophe en s'approchant de moi pour me montrer son petit trésor.

Je me fais très attentive et compte, avec lui, les points noirs sur le dos de l'insecte avant que ce dernier ne s'envole.

— Souhaite-lui bon voyage, dis-je doucement à Christophe.

— Au revoir petite bibitte, bon voyage ! fait-il, de sa voix aiguë.

Quand il ne la voit plus, il court vers l'endroit où il croit l'avoir vue se poser et tente de la retrouver.

Je ne cherche pas une excuse à Christophe parce qu'il m'a appelée « maman ». J'ai trop peur de m'embrouiller. Je suis nerveuse en entendant Pierre rire.

— Léonard m'appelle parfois « papa » quand il est très concentré, et je trouve ça très drôle.

L'incident est clos et je soupire de soulagement quand il aborde un autre sujet.

Les journées de juin filent à toute vitesse. Je croule sous les études en vue des examens de fin d'année. Pierre travaille depuis quatre semaines au garage. Papa ne tarit pas d'éloges à son sujet : Pierre a nettoyé la salle d'attente de fond en comble, Pierre a aidé une dame qui a eu une crevaison, Pierre a mis le comptoir en ordre, Pierre par-ci, Pierre par-là... C'est au tour de papa de ne parler que de lui. Je suis contente que mon père l'apprécie.

Deux semaines me séparent du bal. Et dix-sept jours de la Saint-Jean Baptiste, date limite que je me suis fixée pour dire la vérité à Pierre. Je me trouve lâche d'attendre après le bal pour lui révéler ce secret. Parce que j'ai peur qu'il se défile lorsqu'il apprendra que je suis mère. Et j'ai tant envie de le voir recevoir son diplôme.

Mon bal a eu lieu hier soir. Je n'ai même pas eu envie de m'y rendre. Même quand j'entendais autour de moi mes compagnes de classe en parler. Il n'y a que des filles qui fréquentent mon école. Des filles qui passent tellement de temps à parler les unes contre les autres, à se vanter de mille et une choses. Une chance que nous portons toutes le même uniforme ainsi elles ne peuvent se faire une compétition avec les vêtements à la mode. Il y en avait assez

avec les manteaux d'hiver, les coupes de cheveux, le maquillage ou les ongles en acrylique. Elles me donnent mal au cœur. Sauf quelques-unes, mais je n'ai jamais réussi à me faire d'amies. Pour se faire de vraies amies, l'on doit tout se dire, même les secrets les plus intimes. Comme je veux me protéger, je n'ai jamais voulu m'impliquer. Certaines me trouvent bizarre, mais d'autres me respectent telle que je suis. Je sais que j'aurai mon diplôme, et avec mention en plus ! Je n'ai pas besoin de ce bal pour fêter l'événement. J'ai tellement hâte de sortir de mon école pour enfin aller au cégep ! Une étape de ma vie prendra fin, et j'en suis enchantée.

Pour Pierre, c'est différent. Il fait partie du journal étudiant, il a participé à l'organisation du bal et à la réalisation de l'album des finissants. Il a plusieurs amis et une vie étudiante que je n'ai pas. J'ai envie de rencontrer ses copains. Comme si les connaître me rapprochait de lui.

Je commence à douter du besoin que Dominique a de confier Léonard à Pierre. Je doute que ce ne soit qu'un prétexte pour me rejoindre au parc et être avec moi. Pourtant, il amuse réellement les enfants et moi de surcroît. Une fois, il jouait à faire tourner les enfants, à les prendre dans ses bras

et à les culbuter sur le gazon. Ensuite, il m'a surprise en me faisant tourner à mon tour en me serrant tout contre lui pendant que je riais aux éclats puis il m'a fait tomber sur l'herbe. Il a perdu l'équilibre et s'est échoué près de moi. Je rigolais et je me suis tournée vers lui. Il m'a prise dans ses bras, m'a fait basculer et il a roulé sur moi. La Terre s'est arrêtée de tourner lorsqu'il a plongé son regard grave dans le mien. La planète a vite repris son mouvement quand Christophe et Léonard nous ont sauté dessus.

Encore une longue semaine avant son bal. Dix petits jours avant de lui avouer la vérité. Plus le temps s'écoule, plus j'ai la certitude que je dois tout lui dire au sujet de Christophe. Je sens que je ne lui suis pas indifférente et qu'il éprouve plus que de l'amitié pour moi. Pourtant, j'essaie de me convaincre du contraire. Je ne veux pas lui faire de peine ou, pire, le décevoir. J'évite de me retrouver trop près de lui. La plupart du temps, il s'occupe des enfants, me raconte des trucs qui lui arrivent à l'école ou à la station-service. Souvent, je pense avoir rêvé quand nos yeux se rencontrent et que je sens quelque chose de magique passer entre nous.

Ces moments sont rares. Rares, mais inoubliables.

LOUIS-ALFRED

Roulements de tambour ! Voilà la partie la plus intéressante de ce récit : celle où j'entre en jeu.

JUDITH

Flûte ! C'est le bal dans une semaine et je n'arrive pas à me décider au sujet de ma coiffure. Je déteste les mèches que ma coiffeuse m'a faites il y a une semaine. Elles ne s'harmonisent pas du tout avec ma robe. Et mon vernis à ongles ? Dois-je prendre le rose de maman ou un simple vernis luisant ? Zut ! J'ai oublié de prendre un rendez-vous pour me faire épiler les jambes ! Je ne dois pas oublier de marcher avec mes nouveaux souliers à talons hauts afin de m'habituer à eux. Il faut aussi que je trouve du temps pour me faire bronzer, je suis vraiment pâlotte. Je crois que j'irai plutôt au studio de bronzage, les résultats seront plus rapides. À moins que je n'achète une crème autobronzante. Oh non ! Marie-Ange en a utilisé et elle avait l'air d'une carotte mi-cuite ! Ma sœur Suzie doit me prêter son collier et elle ne me l'a pas encore remis. Ah ! Tant de choses importantes

auxquelles penser ! Pourquoi le bal a-t-il lieu après les examens de fin d'année ? Je n'arrive vraiment pas à me concentrer sur mes études.

PIERRE

Enfin le bal ! Mon bal des finissants ! Nous y travaillons depuis novembre. Je sens en moi une frénésie. Je compte aller chercher Anne vers 17 heures 30. Je suis impatient de la voir. C'est notre première sortie officielle et j'ai envie de la rendre inoubliable. J'ai aussi très hâte de la présenter à Olivier et à Georges, mes grands amis. Même Judith a hâte de la rencontrer. Judith, mon ancienne blonde qui m'a quitté pour Vincent. Judith avec qui je pensais que c'était pour la vie. Cela n'a duré que quelques mois. Mais il y a bien un an de ça et je m'en suis remis rapidement. J'ai été blessé, mon orgueil en avait pris un sacré coup, mais elle est restée mon amie.

Anne, belle petite Anne. Que le temps s'écoule lentement avant que je la voie ! Elle est tellement jolie et si attachante. J'aime rire avec elle, j'apprécie son dévouement pour Christophe et sa vitalité. Jamais elle ne se plaint, jamais elle n'est triste ou maussade.

Anne, la secrète. Elle me parle si peu d'elle. Bien sûr, nous discutons de ses parents et du petit Christophe, mais si rarement d'elle. Je sais qu'elle préfère la lasagne, les films d'action et les biographies. Toutes les biographies, d'Edith Piaf à Marilyn Monroe, de Lance Armstrong à Mario Lemieux. Mais, il y a un détail qui m'échappe. Je lui confie souvent des choses que j'ai faites à quatorze, quinze ou seize ans. Elle, par contre, elle ne me révèle rien de sa jeunesse. Je n'arrive pas à savoir si elle a déjà eu des amoureux alors que je lui ai déjà parlé de Judith, même de Sandra que j'ai embrassée à douze ans et de Fanny qui a été ma blonde pendant un an lorsque j'avais quatorze ans.

Je suis amoureux de la belle Anne, mais je n'ose pas faire les premiers pas, car il y a quelque chose dans son attitude qui me retient. Pourtant, quand nos yeux se rencontrent, je sais qu'il y a autre chose que de l'amitié. Un jour, en faisant le ménage sous le comptoir, à la station-service, j'ai trouvé une photo d'elle et de Christophe qui doit dater de trois ans. Elle a de longs cheveux et elle est près d'un bébé. J' imagine que c'est Christophe. La photo a été prise en été, Anne est couchée sur l'herbe, sur le ventre et elle regarde le bébé dormir

sur un drap. J'aime cette photo et je la sors chaque fois que je travaille. Ils sont si beaux tous les deux. Christophe m'est cher et je l'aime vraiment. Il est doux, il me fait des câlins et il me prend souvent la main quand nous marchons. Il me fait rire aussi quand il appelle Anne « maman ». Elle est si souvent avec lui qu'il doit vraiment la prendre pour sa maman.

17 heures. Encore une demi-heure avant d'aller la chercher. Ses parents veulent prendre des photos officielles de notre sortie. Il fait très beau et ils nous photographieront dans leur magnifique jardin. La mère d'Anne a une passion pour les fleurs et elle en cultive de toutes les sortes. Je ne les connais pas toutes par leur nom, mais je commence à distinguer les pivoines des roses.

17 heures 05. Papa et maman sont enfin prêts.

— On a le temps pour un apéro ? demande mon père à ma mère.

Je soupire. 17 heures 10. Papa se verse une bière quand Dominique et les enfants arrivent. Elle a acheté des bouquets de corsage pour mes parents, des roses rouges. Pour moi, elle a choisi une rose blanche et pour Anne, la même fleur que la mienne, mais fixée à un ruban de sorte qu'elle peut

l'attacher à son poignet. Quel magnifique cadeau ! Je me trouve bête de ne pas y avoir pensé.

— Les grandes sœurs sont faites pour ça ! dit-elle en agrafant la rose à mon veston.

17 heures 15. Nous avons l'air d'un bouquet de fleurs. Le parfum que dégage ma rose me dérange un peu.

17 heures 23. Je fais les cent pas. Mes parents sirotent leur apéro.

— T'as l'air nerveux, Pierre, remarque ma sœur.

— C'est son bal, Dominique, c'est normal, explique ma mère.

— C'est le bal qui le rend nerveux ou le fait de sortir avec Anne ? dit ma sœur en me taquinant.

Inutile de lui cacher quoi que ce soit. Pourtant, je me défile :

— J'ai tellement hâte d'être rendu à la salle de bal ! Tout doit être en place à cette heure. Je suis allé vérifier durant l'après-midi et il ne manque que deux ou trois petits trucs dont Louis-Alfred devait s'occuper. J'espère qu'il s'en est chargé... J'ai la trouille d'avoir oublié quelque chose. J'ai vérifié cent fois la liste des préparatifs avec Judith. Je crois n'avoir rien oublié. Mais je suis nerveux, car la réussite de la soirée

repose sur mes épaules et sur celles de mon équipe.

Je regarde ma montre : 17 heures 25. Je croise ensuite le regard abasourdi de ma sœur à qui j'ai tout débité dans un souffle.

17 heures 27. Maman revoit son maquillage. Papa enfile son veston. J'attends dehors avec Dominique que mes parents sortent enfin. Je tape du pied sous le regard amusé de ma grande sœur.

— Je vous rejoins chez Anne, me crie-t-elle en s'éloignant. Je veux prendre des photos.

En riant, je lui lance :

— Ben voyons Dom, je ne me marie pas, je vais seulement à mon bal !

— Mais on ne va qu'une fois à son bal des finissants et je veux des souvenirs de mon petit frère et de sa blonde.

Rapidement, je rouspète :

— Elle n'est pas ma blonde !

Dominique s'est arrêtée en haussant les sourcils, sceptique. Je marmonne :

— Enfin... pas encore.

Elle rit et monte dans sa voiture après avoir bouclé la ceinture des enfants. Je suis impatient de partir. J'appelle mes parents. Ils rigolent ensemble en sortant de la maison. Leur attitude m'aide à me détendre. On dirait que ce sont eux, les ados !

Dominique a laissé son auto chez elle et nous rejoint à pied chez Anne. Quelques maisons les séparent. Christophe est sur son tricycle, dans l'entrée, et semble excité de nous voir tous arriver.

— Ils sont dans la cour, nous annoncent-il dès que nous sortons de voiture.

Léonard se précipite vers Christophe et ce dernier laisse son tricycle pour aller derrière la maison où mon amie et ses parents nous attendent près du saule pleureur. Le père d'Anne nous accueille avec une chaleureuse poignée de main. Je présente mes parents et maman s'extasie aussitôt sur le jardin de madame Bilodeau.

— Quelles magnifiques fleurs ! C'est très beau. Et cette roseraie !

Moi, je n'ai d'yeux que pour Anne. Dieu, qu'elle est belle dans sa robe bleu foncé qui souligne les merveilleuses formes de son corps ! Son petit foulard et ses gants sont tout à fait de mise et de grande classe. Elle n'a pas mis de bas, dévoilant ses jambes bronzées. Elle a chaussé des souliers à talons hauts. Ses cheveux, courts et noirs, coiffés à l'aide de gel, lui donnent un air très stylé. Je m'approche timidement en lui offrant le bracelet. Je lui chuchote à l'oreille.

— Tu es très jolie... à en couper le souffle.

Je ne peux m'empêcher de poser un baiser sur sa joue. Je sens son doux parfum et j'en suis enivré. Rien à voir avec la rose de ma boutonnière.

— Merci, murmure-t-elle, aussi intimidée que je le suis.

Je lui attache le bracelet en dissimulant le léger tremblement de mes mains. Dès que je le crois bien en place, je lève les yeux vers elle et nos regards se rencontrent. Des feux d'artifice éclatent en moi. La magie s'enfuit quand Dominique s'écrie :

— Anne ! Que tu es belle ! Vous allez être le plus beau couple de la soirée !

Je me détache d'Anne afin de laisser ma sœur lui faire la bise. C'est l'heure des photos : seul avec papa et maman, Anne avec nous, Anne et moi, puis elle insiste pour que nous prenions une photo d'elle et de moi avec Christophe. Quels beaux souvenirs !

Il est bientôt temps de partir et nous voilà en route pour la salle de bal qui n'est pas très loin.

Dès notre arrivée, Louis-Alfred et Olivier me rejoignent. Ce dernier est accompagné de sa petite amie Valérie. Je crois qu'ils sont ensemble depuis la maternelle. Mes parents connaissent mes amis depuis longtemps. Je n'ai donc pas besoin de les présenter.

Cependant, j'attire Anne, restée en retrait, en lui prenant la main.

— Ne me le dis pas, s'exclame Louis-Alfred, c'est sûrement Anne !

Je vois ses yeux briller d'admiration en voyant ma belle amie.

— Oui, voici Anne, ma copine. Anne, je te présente Louis-Alfred, Olivier et Valérie, mes amis de toujours.

Anne semble vraiment contente de les rencontrer. Elle répond poliment à leurs questions. Elle est ravissante. Je dois me pincer chaque fois que mes yeux se posent sur elle tant j'ai peine à croire qu'elle m'accompagne.

— Coucou !

C'est Judith qui me cache les yeux. Je me tourne vers elle et elle me fait une grande bise. Je suis un peu gêné de sa conduite en présence d'Anne, mais Judith a toujours été très extravertie et je sais que Anne comprendra très vite que mon amie se comporte ainsi avec tout le monde.

— Judith, voici Anne.

— Bonjour, lui dit Judith en lui serrant la main. Pierre m'a beaucoup parlé de toi.

Anne rougit tandis que Judith s'excuse auprès de nous, car elle doit retrouver ses parents et son cavalier. Mais avant de nous

quitter, elle me prend à part et me murmure à l'oreille :

— Tu as beaucoup de goût, Pierre, elle est très mignonne.

— J'ai toujours eu beaucoup de goût. Tu es très jolie ce soir, lui dis-je, charmeur.

— Je te trouve très beau aussi. Il y a des fois où je regrette d'avoir rompu avec toi.

Je ne peux m'empêcher de la taquiner :

— Judith, je suis parfait ! Tu ne t'en rends compte que ce soir ?

Judith file en riant et retrouve Vincent, son amoureux, que je salue de la main. Anne me regarde et ne semble pas avoir apprécié ma conversation avec Judith. Est-elle jalouse ? C'est vrai qu'une personne qui ne nous connaît pas, Judith et moi, penserait que nous ne sommes plus que des copains. Mais la réalité est tout autre : nous partageons une belle amitié et je ne suis plus du tout amoureux d'elle ni elle de moi.

Nous entrons dans la salle où nous sommes reçus avec un cocktail que nous allons boire au solarium. C'est un endroit luxuriant, comme une forêt tropicale. L'air est humide et chargé d'une forte odeur de terre mouillée. Anne se tient près de moi et écoute poliment la conversation de mes parents et mes amis. D'ailleurs, les parents de Louis-Alfred et d'Olivier nous ont re-

joints. Puisque nous avons grandi dans le même quartier, mes parents les connaissent et sont heureux de les revoir. J'attire Anne, entourant sa taille de mon bras, afin de la présenter. Je ne retire pas mon bras. J'ai toutes les peines du monde à me concentrer sur la discussion, car je sens son corps contre le mien et ça me rend fou. Quelques instants plus tard, je laisse ma main vaguer le long de sa taille. Jamais une fille ne m'a fait autant d'effet. J'en suis fou et j'ai vraiment chaud ! J'aimerais que tout le monde s'en aille et me laisse seul avec elle, que je puisse la prendre dans mes bras, l'attirer vers moi et l'embrasser, la caresser, la désirer...

— Pierre ?

C'est ma mère qui me tire de ma rêverie. Oh ! J'étais rendu très loin. Trop loin d'ailleurs. Trop osées aussi, ces pensées.

— Oui ?

Voilà ! Tout le monde rit ! Je retire ma main du corps d'Anne et je bafouille une excuse.

— Je réfléchissais. Je me demandais si rien n'avait été oublié pour ce soir, excusez ma distraction.

Anne me regarde d'un air complice. Comme si elle comprenait et savait que je mentais.

J'ai envie d'entourer à nouveau sa taille, mais elle s'éloigne un tantinet, comme pour éviter que je recommence. J'ai l'impression qu'elle m'évite un peu, quelque chose la retient, mais je n'en suis pas certain. Peut-être est-elle tout simplement timide ? Il me semble qu'avec mes ex-petites amies, je n'ai pas passé par tant de chemins avant de me déclarer, avant de les embrasser. Avec Judith, ça n'a pas pris une soirée qu'elle était déjà dans mes bras. Il y a si longtemps que j'aime Anne et pourtant, je n'ose l'embrasser comme si j'avais peur de l'effrayer. C'est ça ! Il y a de la peur dans ses yeux, j'en suis convaincu. Peut-être lui a-t-on fait mal ?

Louis-Alfred, notre maître de cérémonie, nous invite à aller nous asseoir à notre table, car le souper sera bientôt servi. Notre table est installée tout près de la piste de danse. Comme je suis membre du comité organisateur, j'ai pu avoir le premier choix. Nous la partageons avec les parents de Louis-Alfred, ainsi qu'avec Olivier et ses parents divorcés, mais réunis pour l'occasion (d'ailleurs, ils ont l'air de très bien s'entendre, j'ai peine à croire qu'ils sont séparés).

Le souper se passe sans incident, même si Louis-Alfred vient me voir à deux repri-

ses pour régler certains détails. Je dois même m'excuser auprès de mes camarades pour vérifier le protocole de la soirée, car on a égaré les diplômes. On les a seulement mis au mauvais endroit et je peux regagner la table assez rapidement.

Avant de remettre les diplômes, j'ai l'honneur de faire un discours sur les cinq dernières années. Je rappelle quelques anecdotes drôles, d'autres plus tristes, comme la mort de Hubert Landry, un copain qui a eu une grave maladie, et celle de Joannie Lefebvre, qui s'est suicidée sans qu'on se doute qu'elle avait des problèmes. Je parle de la compétence et du grand dévouement des professeurs (même si on ne les aimait pas tout le temps) et de l'horrible bouffe de la cafétéria. Enfin, quand je termine en disant que le secondaire n'est pas toujours facile, mais qu'il me reste plus de bons souvenirs que de mauvais. Tout le monde m'applaudit et je regarde Anne qui, je le pense, est fière de moi.

Puis les diplômes sont remis et la fête débute. Il y a toutes sortes de musique de danse, des cha-cha, des swing, du rock'n'roll, du *dance*. Souvent, Louis-Alfred, l'animateur de la soirée, intervient et accorde de faux diplômes dans des catégories que nous avons inventées. Il y a une récompense pour

le plus intellectuel, surtout par son allure et aussi par ses notes, il y en a une pour l'élève le plus endormi ou celui qui a été le plus souvent en retard, la fille la plus sexy et le gars le plus macho, l'élève le plus sportif et l'autre le plus paresseux, bref, Louis-Alfred remet des récompenses tout au long de la soirée. Nous rions beaucoup lors des présentations, car il a un grand talent d'animateur et d'humoriste. Nous dansons souvent et sommes heureux lorsque le DJ choisit une samba ou un cha-cha puisque nous pouvons nous reposer étant donné que nous ne connaissons pas ces danses.

Papa et maman, au contraire, dansent sur presque toutes les musiques, autant les rock'n'roll que les populaires. Quand j'étais petit, je me rappelle qu'on déplaçait les meubles du salon pour faire plus de place afin de valser. Yvan et Dominique apprenaient avec papa et maman. Moi, je les regardais et, parfois, je tentais de suivre. En vieillissant, mon frère et ma sœur ont délaissé les séances de danse pour sortir avec leurs amis, et mes parents ont fait de moins en moins de spectacles dans le salon, gardant pour les grandes occasions (mariage, bal, Jour de l'An) leur passion de danser. Je les regarde justement quand Anne se penche vers moi :

— Tes parents sont de très bons danseurs !

Elle est près de moi et je sens son doux parfum. Ses joues sont rouges d'avoir dansé un rock'n'roll endiablé juste avant ce cha-cha-cha.

— J'aime beaucoup les voir si complices.

— Ils sont beaux !

Elle observe mes parents et j'en profite pour la détailler. Elle a de magnifiques yeux bleus. Une peau lisse, qui a l'air si douce qu'elle me donne envie d'y toucher. Elle a ce charme, ce regard qui me font chavirer.

Et voilà qu'une musique douce se fait entendre. Je vois mon père faire la révérence à ma mère et j'entends Anne rire de le voir si bien s'exécuter. Je ne peux pas m'empêcher de lui demander :

— Tu veux danser avec moi, Anne ?

Mon cœur bat très fort. Ravie, elle se lève en me tendant la main. Je l'entraîne vers la piste, et c'est là que je la prends dans mes bras pour la première fois. D'abord doucement. Après avoir entouré mon cou, elle appuie la tête sur mon épaule. N'y tenant plus, son parfum m'enivrant, je l'attire tout contre moi. Je sens ses seins sur mon corps et j'en frissonne de plaisir. Plus rien n'existe autour de moi. J'ai l'impression que nous sommes seuls. Je dépose mes lèvres

sur sa joue. Elle relève la tête et j'ai peur d'avoir commis un impair. Cependant, son regard embrumé me fait comprendre qu'elle est sur le même nuage que moi. Elle me tend ses lèvres que je prends sans me faire prier. Puis, je ferme les yeux pour mieux vivre ce moment que j'ai souhaité, depuis si longtemps, depuis tant de mois. C'est mieux que dans mes plus beaux rêves et je ne savais pas qu'on pouvait si bien embrasser.

LOUIS-ALFRED

Vite ! Sortez les violons !

JUDITH

J'ai enfin fait la connaissance de l'amie de Pierre. C'est fou comme il en est amoureux ! Il avait les deux yeux dans la graisse de bines quand il regardait Anne. Je ne me souviens pas qu'il m'ait contemplée ainsi quand nous sortions ensemble. Anne a vraiment l'air sympathique. Quoiqu'un peu trop réservée. Je préfère qu'elle soit ainsi. Je détesterais rencontrer quelqu'un qui est plus bavard que moi. Si un jour je fais la connaissance d'une telle personne, j'en serais très malheureuse.

LOUIS-ALFRED

J'ai hâte qu'on trouve cette personne ! Et, enfin, Judith se taira ! Non, mais sans blague, je sais que, puisque c'est l'histoire de Pierre et d'Anne, il ne vous a pas beaucoup parlé de ma prestation. Mais avouez que vous rêviez d'être dans la salle pour m'entendre. J'ai été tout simplement extraordinaire ! C'est vrai que Pierre s'est lancé un peu de fleurs en vous racontant son discours qu'il a très bien préparé, mais il aurait dû vous expliquer comment j'ai été incroyablement drôle. Il l'a dit ? Vraiment ? Attendez, relisons l'extrait : *Le souper se passe sans incident même si Louis-Alfred vient me voir à deux reprises pour régler certains détails. Je dois même m'excuser auprès de mes camarades pour revoir le protocole de la soirée, car on a égaré les diplômes...*

NON ! Ce n'est pas ce dont je veux vous parler ! Même que Pierre aurait pu omettre ce détail. Bon, lisons plus loin. Voilà : *Louis-Alfred remet des diplômes tout au long de la soirée. Nous rions beaucoup lors des présentations, car il a un grand talent d'animateur et d'humoriste.*

Aaaah ! Quelle belle phrase !

ANNE

Je me réveille d'abord doucement, puis je me rends compte qu'il fait très clair. Je sursaute en regardant mon réveille-matin : il est dix heures. J'entends Christophe qui joue et je me lève en catastrophe : habituellement, maman travaille le samedi au garage où elle fait la comptabilité et j'ai dû la retarder en faisant la grasse matinée. J'enfile rapidement mes pantoufles et tout me revient. Comme si une tempête faisait rage en moi ! Nos baisers échangés maintes fois. D'abord, lorsqu'il est arrivé à la maison, ce doux baiser sur la joue. J'ai fermé les yeux pour mieux sentir le contact de ses lèvres sur ma peau, puis celui que nous avons échangé en dansant notre premier *slow*. Ses mains qui pressaient mon corps contre le sien et son souffle au creux de mon cou, je n'ai pas pu résister à la tentation de l'embrasser.

Après, nous nous sommes mis à danser un disco endiablé, j'ai même enlevé mes souliers qui me torturaient.

— Je suis fou de toi, m'a alors avoué Pierre.

Il s'est approché et m'a chuchoté à l'oreille :

— Je t'aime.

J'ai baissé les yeux et, à ce moment-là, plus rien n'avait d'importance, ni Christophe ni la vérité. Il n'y avait que lui et moi.

Puis le bal a pris fin vers minuit. Les amis de Pierre sont partis chez Louis-Alfred pour prolonger la fête.

— On y va ? m'a-t-il demandé.

Je ne voulais pas faire la trouble-fête en lui expliquant que je devais me lever tôt à cause de Christophe. De toute façon, j'avais très envie de poursuivre la fête et surtout de rester avec lui.

Les parents de Pierre sont venus nous reconduire et nous ont demandé de rentrer en taxi. La plupart des copains ont emporté leur maillot de bain. Plusieurs personnes étaient déjà autour de la piscine quand nous arrivons chez Louis-Alfred. Ni Pierre ni moi n'avions songé à emporter notre maillot. Alors nous avons seulement mis nos pieds dans l'eau en nous assoyant au bord de la piscine.

— J'aime tes jambes, m'a complimentée Pierre.

Je l'ai regardé, et il s'est penché vers moi pour m'embrasser à nouveau, mais Olivier et Louis-Alfred, qui étaient dans la piscine, sont arrivés en douce et ont tiré Pierre afin qu'il tombe à l'eau. Plouf !

— Tu l'as assez embrassée, ta blonde ! a crié l'un d'eux lorsque Pierre a émergé.

Je me suis vite reculée de la piscine de peur de subir le même sort. Je riaais de les voir se lancer de l'eau et s'amuser. Ensuite, Pierre est sorti et un copain lui a tendu une serviette. Il a ôté sa chemise et s'est essuyé du mieux qu'il pouvait. Il dégoulinait de partout !

— Mais je te connais, toi ! s'est exclamé le copain qui avait tendu la serviette à Pierre.

J'ai haussé les épaules, car je n'avais pas le souvenir de connaître ce gars.

— Tu ne restes pas à Longueuil par hasard ?

J'ai fait un signe négatif avec la tête.

— Elle y restait, mais elle a déménagé près de chez moi l'été dernier, a répondu Pierre à mon grand mécontentement.

Je commençais à avoir peur de ce que dirait ce gars.

— Éric, je te présente mon amie Anne.

— Anne Bilodeau ! Mais oui, je me souviens maintenant. Nous étions en première secondaire ensemble, tu te rappelles ?

Mais oui, je me souvenais de lui. Et merde ! Qu'est-ce qu'il savait de moi ? Je n'ai rien dit. C'est lui qui a ajouté :

— Nous avons déménagé dans le coin nous aussi après ma troisième secondaire

et j'ai fait le reste de mon secondaire avec Pierre. Comme le monde est petit, n'est-ce pas ?

Je n'étais pas ravie de cette rencontre. J'espérais qu'il nous laisse. J'avais surtout peur qu'il sache que j'avais un enfant. Je voulais le dire moi-même à Pierre et je n'avais aucune envie qu'il l'apprenne par son copain. J'ai entraîné Pierre vers la maison.

— Viens Pierre, Louis-Alfred a sûrement un short à te prêter. Ton pantalon est tout mouillé.

Nous avons salué le copain et Pierre m'a regardée avec un point d'interrogation dans les yeux. J'ai fait celle qui ne s'en préoccupait pas.

— Va dans la chambre de Louis-Alfred, a dit la mère de ce dernier, tu trouveras un short et un chandail sur son lit, je te les ai sortis pour que tu te changes.

Pierre l'a remerciée. J'étais seule quand Judith m'a rejointe.

— Salut, m'a-t-elle lancé, tu t'amuses bien ?

Plutôt froidement, j'ai répondu :

— C'est une très belle soirée.

— Je suis contente pour Pierre et toi. Vous formez un très beau couple. Ça fait un bout de temps qu'il est amoureux de toi.

— Il te l'a dit ? ai-je demandé, étonnée.

— Non, mais à la façon dont il me parle de toi, je m'en doute depuis quelques mois.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

Avec un air espiègle, elle m'a fait une bourrade.

— Si, un jour, un gars parle de moi comme il parle de toi, je ne le laisserai pas filer. Mon ami Pierre vit sur un petit nuage depuis qu'il te connaît.

J'ai trouvé son visage sympathique. Elle a enchaîné :

— Quand je lui demandais ce qu'il avait fait durant le week-end, invariablement, il me disait : « J'étais avec Anne, nous sommes allés glisser » ou « J'ai rencontré Anne au parc et j'ai passé du temps avec elle. » Puis j'ai compris qu'il n'avait pas que de l'amitié pour toi le jour où il m'a répondu : « Je me suis embêté tout le week-end, je n'ai pas vu Anne. » J'avais bien hâte de te rencontrer, voir qui faisait battre le cœur de mon ami.

Elle était sincère et je m'en voulais d'avoir douté d'elle lorsque je l'avais vue donner la bise à Pierre lors de notre arrivée à la salle de bal. Quelqu'un a mis de la musique et Judith s'est élancée sur la piste de danse improvisée. J'ai remarqué Pierre qui discutait avec Éric, ce gars qui était à

la même école que moi en première secondaire. Ils parlaient de façon très animée. J'avais des sueurs froides dans le dos. Et si Pierre l'apprenait par cet idiot ? J'ai décidé de foncer vers eux. Sans m'excuser d'interrompre leur conversation, j'ai pris la main de Pierre.

— Viens, j'ai envie de danser.

Nous avons dansé et dansé à en avoir mal aux pieds. Plus tard, une chanson, dont le rythme était lent, a joué. Pierre m'a aussitôt prise dans ses bras. Ses mains, au lieu d'être immobiles dans mon dos, comme au bal, m'ont caressée doucement puis il les a laissées glisser le long de mon corps. J'en étais étourdie de plaisir. Il a ensuite posé ses mains sur mon visage afin de plonger son regard dans le mien. Il a fermé les yeux juste avant de m'embrasser.

Aucune autre musique douce n'a joué de la soirée. J'en étais soulagée, car je ne voulais plus céder à mon cœur, je ne voulais plus l'embrasser parce qu'il me serait de plus en plus difficile de lui dire la vérité. Je devais mettre immédiatement un terme à notre histoire. « Demain », m'étais-je promis à ce moment-là.

Demain. Nous y voilà. Je sors de ma chambre, et ma mère me sourit affectueusement.

— Bien dormi ?

— Merci maman de m'avoir laissée dormir. Tu as dû te mettre en retard à cause de moi.

— Mais non, ce n'est pas grave. Tu ne sors jamais, je peux bien faire exception pour une fois. Tu es revenue si tard ; il devait bien être quatre heures du matin.

J'imagine maman ne pouvant dormir, inquiète pour sa grande fille de dix-sept ans sortie pour la première fois avec un garçon.

— J'ai exagéré, je sais. Excuse-moi.

— Vous avez eu du plaisir ?

— Oui.

— Oui, mais quoi ? me demande celle qui me connaît si bien.

— C'était très bien, je t'assure. Nous avons beaucoup dansé. Après le bal, nous sommes allés chez un ami de Pierre où la fête s'est poursuivie. J'ai eu beaucoup de plaisir.

— Mais ?

Depuis que Christophe est né, je n'ai jamais rien caché à ma mère et nous sommes devenues très proches l'une de l'autre. Je ne peux garder quelque chose qui me tracasse sans qu'elle s'en rende compte.

— Mais rien, maman.

— Menteuse ! dit-elle en se servant un café, le sourire en coin. Mais quoi ?

Je prends une longue inspiration et lui révèle dans un souffle :

— Il m'a embrassée !

— Et ?

Je hausse les épaules.

— Il embrasse bien ?

Je suis d'abord sidérée, puis voyant son air moqueur, je me détends et je craque :

— C'était divin ! J'en suis follement amoureuse, maman. Mais je dois mettre un terme à tout ça. Dès qu'il apprendra pour Christophe, il saura que je n'ai pas été franche avec lui, que j'ai trompé sa confiance. Il ne voudra plus rien savoir de moi.

Maman verse du lait dans sa tasse. Elle pose ses yeux sceptiques sur moi. Elle reporte son attention sur son café qu'elle remue à l'aide d'une cuillère. Elle souffle sur le liquide chaud et en prend une gorgée.

— Il ne voudra plus rien savoir de toi ? répète-t-elle. Est-ce que tu en es certaine ?

— C'est ce que je ferais si l'inverse se produisait, dis-je fermement, ce qui surprend ma mère.

— Même si tu l'aimes ?

Je baisse la tête et chuchote :

— Même si je l'aime.

— Ça n'a pas de sens, Anne, ce que tu racontes. Tu ne laisses personne t'appro-

cher depuis la naissance de Christophe. Tu as dressé un mur autour de toi. Tu ne peux pas vivre ainsi, Anne. Laisse les autres venir vers toi, laisse-toi aimer. Tu es trop dure avec toi-même.

Je ne réponds pas, je veux qu'elle me laisse seule et qu'elle cesse de me faire la morale. D'ailleurs, ma décision est prise, je dois parler à Pierre avant que quelqu'un d'autre, comme Éric, le fasse à ma place.

Pierre doit justement venir à la maison durant l'après-midi. Cependant je ne peux l'affronter. Je décide d'agir en lâche en me sauvant à la plage avec Christophe. Nous nous y rendons en vélo et j'emporte un lunch. Je mets une bonne heure pour m'y rendre. La route qui longe le fleuve est agréable et la piste cyclable est très achalandée. Christophe babille et ça m'amuse.

Nous profitons de notre journée au soleil pour nous amuser, faire des châteaux de sable et jouer dans l'eau. À la fin de l'après-midi, comme je rapatrie tous nos effets, quelqu'un m'aborde :

— Bonjour Anne !

Je lève la tête et j'aperçois Éric. Je n'aime pas son sourire provocant. Je le salue et je m'empresse de plier ma serviette.

— Ainsi, c'est lui le fils de Jean-Simon ! fait-il en désignant Christophe.

J'ai soudainement la nausée. Malgré la chaleur, un frisson me traverse le dos. Je range nerveusement ma serviette dans mon sac.

— Pierre est au courant ?

— Ne t'avise pas de le lui dire.

Je regrette aussitôt ma réponse.

— Jean-Simon sera très heureux de te revoir. Je crois qu'il a des comptes à régler avec toi. Ses parents lui ont fait payer très cher sa faute.

Je m'arrête et je le défie du regard.

— Je ne veux pas revoir ce salaud.

Pas du tout impressionné, Éric crache :

— Mon silence se paie.

Je décide de ne pas répondre et je m'approche de Christophe pour ramasser ses jouets de plage. Éric s'accroupit près de nous.

— Tu aimerais rencontrer ton papa ? demande Éric à mon fils.

— Mon papa ?

— N'écoute pas cet idiot, Christophe. Viens, nous devons partir.

Je tire mon fils par la main. Éric nous talonne.

— Je sais où tu demeures, Anne. Pierre est naïf, il m'a donné ton adresse hier. Pire, je lui ai dit que j'allais faire une fête bientôt. Il m'a même donné ton numéro de télé-

phone qui est pourtant confidentiel. Maintenant que j'ai tes coordonnées, je peux aller te rendre visite avec Jean-Simon.

Je prends Christophe dans mes bras pour marcher plus rapidement. Éric m'envoie la menace fatale :

— N'oublie pas de surveiller ton fils.

La peur me foudroie. Je m'arrête subitement et me tourne vers lui.

— Combien ?

Un sourire se dessine sur le visage hideux de mon ennemi.

— Plus tu m'en donneras, plus je te laisserai tranquille.

Je suis bouleversée. Je n'ai pas d'économies et je ne sais pas comment je vais me tirer de cette horrible situation.

— Je vais y penser, lui dis-je avant de repartir.

Bien que je m'éloigne de lui, je l'entends me conseiller :

— Je te donne jusqu'à demain.

Je pédale comme une folle. Je ne réponds pas aux questions de Christophe : « Qui était le monsieur ? » et « J'ai un papa ? »

Il est dix-sept heures quand je reviens à la maison. Je soupire d'aise puisque je sais qu'ainsi je ne verrai pas Pierre, car il sera au garage à cette heure. J'ai besoin de la soirée pour réfléchir.

Pierre me téléphone un peu après le souper. Mon père répond et le taquine, car il le prend en flagrant délit de faire des appels personnels sur les heures de travail.

— Bonjour ma belle, on ne devait pas se voir aujourd'hui ? me dit-il quand je prends le combiné.

Je réplique aussitôt :

— On peut se voir demain.

— Tu ne te sauveras pas ?

Comment a-t-il deviné que je me suis sauvée de lui ? Je prends mon courage à deux mains et lui annonce :

— Je dois te parler demain.

— Tu m'as l'air bien sérieuse !

— Tu viendras ?

— Tu ne veux pas m'en parler maintenant ?

— Non, pas au téléphone.

— Alors, c'est sérieux, conclut-il.

De peur de craquer, je ne dis plus rien.

— Demain, je serai là, me confirme-t-il.

Je dors très mal cette nuit-là. J'aurais dû le lui dire avant d'aller au bal. En ce moment, en plus d'avoir peur de lui faire mal, j'ai peur de souffrir moi aussi. J'aime Pierre, et je me sens déchirée. J'ai aussi la frousse que Jean-Simon ne surgisse à n'importe quel moment.

LOUIS-ALFRED

Allez, Anne ! Prends ton courage à deux mains et raconte tout à Pierre avant que l'imbécile d'Éric ne le fasse.

LA MÈRE D'ANNE

Anne est trop dure avec elle-même. J'ai envie de la pousser dans les bras de Pierre malgré sa peur. Par contre, en même temps, j'approuve sa sagesse. Elle raisonne trop, elle s'imagine des déceptions et des peines d'amour. Je comprends que, le pire, à treize ans, n'était pas d'être enceinte, mais de constater que Jean-Simon ne la respectait pas. Bien sûr, cela a dû être catastrophique d'apprendre qu'elle était enceinte, mais d'un gars qui ne l'aimait pas...? Elle a tellement peur que Pierre se sauve. Ce soir, je la sens nerveuse et très inquiète. Pauvre petite !

JUDITH

J'ai vu Pierre aujourd'hui. Il est venu se baigner chez Olivier. En fait, il était à peine avec nous puisqu'il téléphonait toutes les demi-heures chez lui pour prendre ses messages.

Je me suis fait curieuse :

— Tu attends un appel d'Anne ?

— Non, m'a-t-il répondu évasivement.

Il avait l'air marabout. Peut-être parce que j'étais au bal avec Vincent. Pourtant... Depuis le temps... J'ai fait fi de son air renfrogné et j'ai ajouté :

— Anne va bien ? Elle me semble gentille. J'aime bien la couleur de ses yeux. Elle m'a raconté que tu travailles chez son père. Il a une station-service ? Hé ! J'ai vu Roxane et Sébastien aujourd'hui et tu ne sais pas où ils sont allés ? Ils ont déniché une boutique de...

Plouf ! Pierre a plongé dans l'eau. Il a toujours horreur quand je jacasse comme une pie. Je n'y peux rien, je suis comme ça.

ANNE

Une horrible surprise m'attend le lendemain matin. Une enveloppe à mon attention a été laissée sur le perron. Maman l'a découverte lorsqu'elle a ouvert la porte afin de prendre le journal dans la boîte aux lettres.

Elle s'amuse à me taquiner :

— Probablement une lettre d'amour !

Je préfère m'isoler pour la lire. Je vais donc dans ma chambre et décachète l'en-

veloppe. Je déplie la feuille et c'est à ce moment que je suis sidérée. Une photo s'en échappe. Je retiens mon souffle en la ramassant. Une photo de Christophe et de moi, hier à la plage. Rien n'est écrit sur la feuille. Cette photo a été sans aucun doute prise par Éric. S'il la remet à Jean-Simon, qu'advient-il ?

Je tremble affreusement. Je mets un long moment à me calmer. Je me glisse sous la douche afin de me redonner quelques couleurs. Je m'habille lentement et je vais rejoindre mes parents qui déjeunent dehors.

— Vroum ! fait Christophe.

Sa présence me rassure. Très concentré, il joue dans le carré de sable avec ses camions.

Pierre arrive alors que nous prenons le café. Il n'est que neuf heures, et sa présence matinale m'étonne à demi.

— Bonjour ! lance Pierre, joyeusement.

Papa, qui est très (trop) content de le voir, l'invite à s'asseoir avec nous.

— Veux-tu un café ? lui offre ma mère (trop) poliment.

— Volontiers ! répond Pierre.

Je n'ose pas le regarder, j'évite son regard et je suis mal à l'aise. Impossible de me sauver. Je me suis promis de lui révéler mon secret.

Mes parents s'informent du bal, du travail au garage hier soir, etc. Je n'arrive pas à me concentrer sur leur conversation.

Je me sauve à la cuisine en emportant les assiettes du déjeuner. Même Christophe est content de voir Pierre et vient s'asseoir sur lui, chipant ici et là des restes du déjeuner.

— Tu es bien silencieuse, me dit mon père alors que je reviens vers eux.

Maman ne me laisse pas le temps de répondre et me propose d'aller marcher avec Pierre. Elle sait que je dois lui parler.

— Viens, dis-je à Pierre (trop) rapidement.

Christophe retourne sagement à son carré de sable et Pierre me suit. Sur le trottoir, il prend ma main mais, aussitôt, je fais semblant que mon soulier est détaché, un prétexte pour retirer ma main de la sienne. En me relevant, je plonge mes mains dans mes poches.

Nous marchons en silence jusqu'au bord du fleuve où nous nous assoyons sur un banc. Je regarde devant moi, cherchant un certain courage. L'air inquiet, Pierre me demande :

— Qu'y a-t-il, Anne ?

Sa voix tremble un peu. Ou peut-être est-ce moi qui tremble ?

— Nous deux, ça ne peut pas marcher, lui dis-je en fermant les yeux et en essayant d'y croire.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Ce n'est pas clair. Explique-moi.

Je ne réponds pas tout de suite. Je veux utiliser les mots justes.

— Il y a des choses que je ne t'ai pas révélées sur moi, que je t'ai volontairement cachées. C'est pour toutes ces raisons que je ne peux pas sortir avec toi.

— Mais quoi ? Que m'as-tu caché ?

Pierre est de plus en plus furieux. Je m'en veux de ne pas avoir partagé mon secret. Des larmes coulent doucement sur mes joues, mais il ne faut pas que je flanche.

— Anne, dis-moi seulement que c'était vrai, nous deux, vendredi soir. Tu étais sincère et je le sais. Je t'aime depuis longtemps et toi aussi, même si tu n'as pas prononcé ces mots, je le sais.

— Je ne peux pas t'aimer Pierre.

— Mais c'était pourtant vrai, nous deux, vendredi soir ? me répète-t-il, anxieux.

Je fais signe que oui et mes larmes coulent de plus en plus. Il se tait pendant que je rassemble mon courage pour lui parler de Christophe. Comme j'ouvre la bouche pour m'expliquer, il suppose :

— Il y a quelqu'un d'autre dans ta vie ?
 Bingo ! C'est la meilleure raison que je
 peux lui donner. Et ce n'est pas tout à fait
 faux, puisque ce quelqu'un, c'est Christophe.

— Oui, tu as deviné.

Il ne parle plus. Je n'ose pas affronter
 son regard. Il doit être affreusement déçu
 de moi.

— Pourquoi m'as-tu laissé devenir amou-
 reux de toi ?

Je suis bouleversée. Le vertige me gagne.
 Je ferme les yeux afin de ne pas vaciller.
 Dans un murmure, je lui avoue enfin :

— Parce que je suis amoureuse de toi
 aussi.

Quelle gaffe ! Voilà que je lui redonne
 espoir.

— Alors, pourquoi ne laisses-tu pas
 cette autre personne ?

— Je ne peux pas. C'est plus compliqué
 que tu le penses.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

— Je ne peux pas.

— Qu'est-ce qui t'empêche de le lar-
 guer ?

— Laisse-moi du temps, Pierre. C'est
 très compliqué et je ne veux pas entrer
 dans les détails. Je ne peux pas sortir avec
 toi. Un point c'est tout !

Il laisse échapper un long soupir.

— Regarde-moi dans les yeux, Anne, et dis-moi que tu ne m'aimes pas.

Ses yeux, ses si beaux yeux que j'aime tant, m'implorent.

— Je ne peux pas t'aimer.

Il baisse la tête et les bras.

— Je ne comprends pas.

Il se lève et part, me laissant seule avec mon chagrin.

Plus tard, je retourne chez moi, le cœur meurtri, la mort dans l'âme. Dès que maman m'aperçoit, elle comprend aussitôt tout le drame que je vis. Elle m'ouvre les bras et je m'y réfugie pour pleurer toutes les larmes de mon corps. Elle a mis papa au courant et ce dernier me regarde avec de gros yeux.

— Pourquoi, Anne ? Explique-moi pourquoi tu ne veux pas sortir avec ce garçon qui semble très bien.

— Qui voudrait d'une mère ? Qui voudrait d'une fille de dix-sept ans qui a un enfant de trois ans ? Les gens normaux, comme Pierre, ont des projets dans la vie, comme sortir avec une fille, s'installer avec elle, se marier puis avoir des enfants. Moi, j'ai déjà l'enfant, et je ne veux pas que Christophe mette des roues dans les projets normaux d'un gars.

— Alors, tu n'auras jamais de petit ami, fait-il, sarcastiquement.

Entêtée, je réponds :

— Non, jamais !

— Anne, tu as mis cet enfant au monde en nous promettant que si nous t'aidions, tu mènerais un vie normale, que tu irais à l'école et que tu aurais des amis.

— Mais je n'ai pas une vie normale, papa. J'ai un enfant.

Il soupire, puis me reproche :

— Je crois que tu fais une erreur. J'ai toujours accepté tes choix, Anne, mais cette fois-ci, je ne t'approuve pas.

Je quitte mes parents pour aller m'asseoir avec Christophe et nous ne reparlons plus de Pierre.

LOUIS-ALFRED

Voyons, Anne ! Ce n'est quand même pas un cancer que tu as ni le sida ! Tu as seulement un enfant. Tu te fais une montagne avec un grain de sel. Bon, avouons que le grain de sel est plutôt volumineux et qu'il bouge sans arrêt, mais de là à s'empêcher de vivre une histoire d'amour. Toutes les filles, qui sont en train de lire cette histoire, soupirent à chaque fois qu'il est question de Pierre (ou de moi). (Là, j'ai une hésitation... J'imagine qu'il y a des filles qui sautent toute l'histoire juste pour

lire mes commentaires... Et c'est de moi qu'elles rêvent. Vous savez, je suis beau garçon, je ne suis pas tellement grand, mais je me tiens droit et je suis fier de moi. Ah ? Vous vous en êtes rendu compte ?) Bon, où en étais-je ? Ah oui ! Je ne comprends pas pourquoi Anne a si peur d'avouer qu'elle a un enfant. De plus, elle n'a aucun lien avec le père de l'enfant. Elle ne le voit plus et, à ce que je sache, elle ne l'aime plus. Non, mais laisser croire à Pierre qu'elle a quelqu'un dans sa vie... Pas fort comme excuse ! Elle a dû se trouver lâche. En tout cas, moi, je la trouve peureuse.

PIERRE

Je savais que c'était grave. Mais à ce point ? Je ne crois pas une seule seconde qu'elle a un autre amoureux. Il y a un obstacle qui l'empêche de sortir avec moi, mais je ne sais pas lequel. Il y a longtemps que je me doute de quelque chose, par contre je sais aussi qu'elle m'aime. Quelqu'un la retient et je dois savoir qui.

Pour l'instant, je suis encore sous le choc. Plus tard, quand je me rends au travail, je suis encore abasourdi par ce qu'elle m'a dit. À la station-service, je sors de sous le comptoir la photo d'Anne et de Christophe.

Je passe tous mes temps libres à les regarder. Je cherche en vain une explication. Il ne peut s'agir du refus de ses parents de me fréquenter. Je le sais puisqu'ils ne seraient pas aussi accueillants avec moi et je n'aurais pas non plus ce boulot. Je me pose mille fois la question : « Pourquoi ne peut-elle pas sortir avec moi ? »

Vers vingt heures, un vieil homme entre et me tire de mes pensées. D'un regard, il balaie la pièce.

— Je ne vous connais pas, vous êtes nouveau ici ? m'interroge-t-il.

— Je peux vous aider ?

Impatient, il répond :

— Mais non, tu ne peux pas m'aider ! Je venais faire un brin de causette avec Patrice. Il ne travaille plus ici ?

— Non, je crois qu'il a trouvé un autre boulot. C'est moi qui le remplace.

L'homme fait quelques pas pour atteindre le comptoir et s'y appuie. Son visage a perdu son expression de contrariété.

— Dommage, j'aimais bien venir parler avec lui. Tout change si vite de nos jours. Il y a seulement un mois que je ne suis pas venu ici un dimanche soir et je ne retrouve plus celui qui avait l'habitude d'être ici. Quel est votre nom ?

— Pierre Miron. Et vous ?

— Monsieur Bilodeau. Jean Bilodeau.

— Ah ! vous êtes le père de monsieur Bilodeau.

— En effet.

— Et vous êtes le grand-père d'Anne et de Christophe.

— Ah ! là tu te trompes !

Je lui souris, car je le trouve très drôle. Je sais que j'ai raison et je me demande ce qu'il dira pour me faire rire.

— Je suis le grand-père d'Anne et l'arrière-grand-père de Christophe.

Oups ! Je perds mon sourire.

— Je ne saisis pas.

— Anne est ma petite-fille et Christophe est son fils. Tiens, montre-moi cette photo, exige-t-il en me désignant la photo que j'ai laissée sur le comptoir. Elle, c'est ma petite Anne et lui, c'est son fils.

J'en ai le souffle coupé.

Le choc que cette nouvelle provoque en moi doit être apparent sur mon visage. Je me ressaisis difficilement. Je passe la langue sur mes lèvres, essuie mes mains moites sur mes jeans et prends une longue inspiration. Je me demande si l'homme n'est pas un peu dérangé. Innocemment, j'é mets le commentaire suivant :

— Elle semble bien jeune pour avoir un fils.

— On ne dirait pas que je suis un arrière-grand-père, n'est-ce pas, hein ?

— Et le père de Christophe ?

— Oh ! Un grand vaurien qui les a laissés tomber.

Un client s'impatiente aux pompes et je dois sortir. Je me presse de faire le plein. L'essence ne coule pas assez rapidement dans le réservoir de la voiture. Pourquoi le client n'a-t-il pas demandé seulement dix dollars d'essence ? Pourquoi faut-il que ce soit une de ces voitures utilitaires grand format construite pour parcourir le Sahara avec huit personnes à bord ? Son réservoir doit bien contenir quatre-vingts litres d'essence et je n'en suis qu'à trente litres. J'ai hâte de retrouver le grand-père d'Anne pour en savoir plus. Quand je retourne dans le garage, il me parle de l'entreprise, de l'ouvrage qu'il a fait et même si j'essaie à plusieurs reprises de revenir sur l'histoire d'Anne, je n'arrive pas à détourner la conversation sur elle.

Puis, quand il part, me laissant seul avec mes pensées, je commence à comprendre. Le fait qu'elle soit toujours avec Christophe, qu'il l'appelle « maman », qu'elle ne peut pas sortir avec moi à cause de son mec. Mais je sais qu'elle m'aime, alors pourquoi s'être liée si jeune à un homme que son

grand-père qualifie de vaurien ? N'avait-il pas mentionné que cette vermine avait quitté Anne ? J'ai l'idée de téléphoner à Éric qui a fréquenté la première secondaire à la même école qu'Anne. Elle semblait le fuir l'autre soir. Probablement qu'il sait quelque chose. Par chance, il est chez lui. Après quelques formules de politesse, je vais droit au but.

— L'autre soir, j'ai cru entendre que tu étais dans la même classe qu'Anne au début de votre secondaire ?

— Justement, j'allais t'appeler.

— Ah ?

— J'ai été surpris de voir Anne avec toi. Il me semble que ce n'est pas une bonne fréquentation.

— Ah ?

— Une arnaqueuse. Elle mène une double vie. Elle a pris Jean-Simon au piège.

— Jean-Simon ?

— Maintenant, elle lui soutire tout son argent et celui de ses parents. Une vraie plaie pour notre société.

— Et pourquoi lui soutire-t-elle tout son argent ?

— Demande-lui qui est Jean-Simon Morin. J'ai seulement un conseil, Pierre : fais gaffe à ses réponses. C'est une menteuse de la pire espèce. Elle te dira que

Jean-Simon est un salaud. Ne l'écoute pas. C'est elle, la salope !

Une voiture s'approche des pompes. Je dois mettre fin à ma conversation avec Éric.

Durant toute la soirée, je suis envahi par le doute. Deux révélations contradictoires. Quel est le passé d'Anne ? Pourquoi une double vie ? A-t-elle été sincère avec moi ou tentait-elle de me séduire ? Que de questions !

J'évite de téléphoner à Anne le lendemain. Je préfère comprendre dans quelle situation elle se trouve avant de la revoir. Exceptionnellement, je dois retourner travailler ce soir-là pour remplacer celui qui travaille normalement le lundi soir. Monsieur Bilodeau, le grand-père d'Anne, revient faire un tour durant la soirée.

— Tiens, c'est encore toi qui es ici ce soir ?

Il est visiblement déçu de ne pas voir Martin.

— C'est pas grave, j'ai bien aimé parler avec toi hier soir, déclare-t-il.

Sa visite tombe bien, j'ai besoin d'en savoir plus sur Anne et je dois lui poser des questions. C'est lui qui aborde le sujet le premier.

— J'ai vu ma petite-fille aujourd'hui. Tu sais, celle que je t'ai montrée sur la photo

hier ? Pauvre petite, sa mère m'a dit qu'elle a une grande peine d'amour.

Je n'ose pas lui poser de questions de peur qu'il ne s'arrête. J'ai tant envie qu'il continue de m'en dire plus.

— Cette petite n'a pas été très chanceuse dans la vie. Voilà qu'un brave garçon s'amène, la fait danser au bal, m'a-t-on dit et voilà qu'il la quitte. Elle était bien amoureuse, que sa mère m'a rapporté.

Moi, je l'ai quittée ? C'est plutôt elle qui m'a laissé tomber, je ne comprends pas ce qu'il raconte. Ou bien Anne est une excellente comédienne ou ses vraies émotions lui sortaient par les pores de la peau et sa mère a raconté la vérité. Je suppose à haute voix :

— C'est peut-être elle qui a quitté ce jeune homme ?

Songeur, il me regarde, puis plisse le front en haussant les sourcils.

— C'est sûrement elle, tu as bien raison ! Elle s'est promis de ne plus jamais avoir d'homme dans sa vie. Le problème, c'est qu'elle se croyait à l'abri de l'amour.

— Pourquoi ne voulait-elle plus d'homme dans sa vie ?

— C'est une longue histoire.

— Parce qu'elle a eu un enfant d'un vaurien. Oh ! Ne me regardez pas comme ça, c'est vous qui l'avez dit hier !

— J'ai dit ça ? Des fois, je parle trop.

Il fait une pause puis ferme les yeux.

— Elle était beaucoup trop jeune. Elle a trop souffert.

Merde ! Un client arrive aux pompes. Je dois aller le servir. Je sais que lorsque je reviendrai, il me parlera d'autre chose. Il ne me reste qu'un moyen de savoir la vérité, c'est en questionnant moi-même Anne. Je dois l'avouer, j'aime cette fille, et ce que son grand-père m'a dit m'a mis la puce à l'oreille. Quelque chose cloche dans la version d'Éric.

LOUIS-ALFRED

Il fallait bien que Pierre apprenne la vérité un jour ou l'autre. J'aurais préféré que ce soit Anne qui lui en parle. Et Éric qui est en train de tout bousiller. Une chance qu'il y a ce vieux monsieur, qui se sent seul. Le soir, pour briser sa monotonie, il aime faire de longues marches et s'arrêter au garage pour discuter avec ses fidèles employés. Ces derniers temps, il a été malade et n'a pu y aller aussi souvent. Il parle beaucoup et adore les grandes discussions. Tiens, je devrais lui présenter Judith ! Trêve de plaisanterie : le plus tragique est à venir. Tenez bien votre livre à deux mains.

ANNE

Quel cauchemar ! Je m'en veux de ne pas avoir dit la vérité à Pierre. J'avais tellement peur qu'il soit déçu. Je tremble juste à l'idée qu'Éric lui révèle tout. Et qui sait ce qu'il lui dira. Et si Jean-Simon débarque, comment vais-je réagir ? Je ne veux dans aucun cas que mon fils rencontre son père naturel. Il faut que je trouve de l'argent pour faire taire ce sadique d'Éric. Ce matin, il m'a téléphoné.

— Alors, tu as de l'argent ?

— Non, Éric. Les banques sont fermées, c'est le 24 juin aujourd'hui.

— Et les guichets automatiques, ça existe ! Ton père a sûrement des économies, Anne. Je dirai tout à Pierre, comment tu as embobiné Jean-Simon et...

— Ferme-la ! Je n'ai pas séduit Jean-Simon ! Mais qu'est-ce que tu veux à la fin ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu m'en veuilles à ce point ?

— Donne-moi du fric, Anne, et je te fous la paix. Sinon, je téléphone à Jean-Simon.

Mes mains étaient moites et j'avais une terrible envie de pleurer.

— Surveille bien ton petit. Il pourrait lui arriver malheur.

Et il a raccroché avec force.

Depuis son appel, j'ai vécu toutes les émotions inimaginables : de la panique, de la peur, de l'anxiété, puis je me suis mise à raisonner calmement. Maintenant, plus j'y pense, plus il serait mieux que j'explique tout à Pierre. Il ne peut rien m'arriver de pire qu'en ce moment : j'ai retrouvé la solitude. Sauf que je ne désire pas le mépris de Pierre. Maman a sans doute raison. Si Pierre m'aime, il comprendra sûrement. Mais c'est impossible ! Si Pierre m'avait joué ce sale tour, je lui en voudrais pour quelque temps. Peut-être aurais-je la force de lui pardonner.

Ce soir, Pierre et moi avions prévu d'aller au spectacle de la Saint-Jean-Baptiste. Maintenant que je lui ai dit que je ne veux plus de lui, tout redevient comme avant. Lorsque j'étais toujours seule. À cette époque, la solitude ne me dérangeait pas, je la recherchais même. Aujourd'hui, elle me pèse. C'est de ma faute. Les deux derniers jours ont été un calvaire puisque je n'ai pas vu Pierre.

Après dîner, je fais la joie de Christophe en lui installant des cartons avec des épingles à linge dans les roues du tricycle. Quand il roulera, les cartons provoqueront des claquements. Christophe essaie son bolide lorsque j'aperçois Dominique qui vient vers moi.

— T'as su la bonne nouvelle ? me demande-t-elle.

— Non.

— En fait, une bonne nouvelle en attire toujours une mauvaise.

Elle tourne autour du pot et je me demande si elle parle de la rupture entre Pierre et moi.

— Tu connais Louis-Alfred, le copain de Pierre ?

— Oui.

— Il s'est cassé une jambe dimanche en faisant du vélo de montagne et il ne pourra pas travailler cet été.

— Pauvre lui ! J'espère qu'il ne souffre pas trop. Dis-moi la bonne nouvelle maintenant.

— Louis-Alfred est moniteur dans un camp de jour pour jeunes. Puisqu'il ne peut travailler, il a demandé à Pierre de le remplacer. Le directeur des activités a accepté que mon frère prenne le poste de Louis-Alfred pour l'été. Pierre est aux anges. Il ne te l'a pas dit ?

Je murmure :

— Non.

Elle ne doit pas savoir pour nous deux.

— Il va arriver bientôt pour t'annoncer la nouvelle. Il va m'en vouloir de te l'avoir dit avant lui. Mais voilà, il y a une autre

mauvaise nouvelle. Pierre devait garder mes enfants deux jours par semaine, car je dois retourner travailler plus vite que prévu. Puisqu'il ne pourra plus garder mes enfants, je me demandais si ça ne te dérangeait pas trop de venir chez moi les jeudis et les vendredis. Ça te fera un peu de sous.

— Je serai bien heureuse de les garder. Christophe sera enchanté d'avoir un copain toute la journée. Pierre devra-t-il laisser son travail au garage ?

— Mais non, puisque les horaires concordent, il pourra faire les deux. Lui qui avait si peur de ne pas avoir de job cet été !

Je suis contente pour lui. Ainsi, il aura moins de temps pour penser à moi et il finira par m'oublier.

Toute la journée, je tourne en rond. Il est seize heures et je n'en peux plus de me morfondre. Je décide donc de me rendre sur les lieux de la fête de la Saint-Jean avec Christophe afin de voir ce qui se passe.

Finalement, c'est une très belle fête. Il y a des expositions, des jeux, des maquilleurs, et surtout des clowns. Christophe est fasciné par l'un d'eux. Nous assistons à leur spectacle et, tout au long de la représentation, Christophe est émerveillé. Quand ils terminent leur numéro, mon fils en réclame encore.

— C'est fini, mon amour, les clowns sont fatigués et ils ont sûrement faim, comme toi.

Je me penche vers lui pour le consoler et mes mots l'apaisent. En me redressant, je vois Pierre qui vient vers nous. Le visage de Christophe s'illumine aussitôt et il court vers lui.

— Pierre ! On a vu des clowns qui sont très drôles ! Moi, j'ai préféré celui en jaune. Il était très rigolo.

Pierre écoute attentivement Christophe lui raconter ce que le clown a fait et s'amuse de le voir si radieux. Quand Christophe termine enfin de lui décrire le spectacle, Pierre me regarde et ses yeux qui brillent me rendent triste.

— Bonjour Anne ! Tu m'as manqué.

Ses mots me surprennent. Je suis bouleversée. Malgré tout ce que je lui ai déclaré, il agit comme si de rien n'était. Je me fais une guerre pour ne pas succomber à son charme et surtout ne pas lui dire qu'il m'a manqué aussi. Je reste muette. Il nous accompagne dans la foule. Christophe veut encore aller jouer dans les jeux et je lui donne la permission une dernière fois avant de partir. Je lui recommande :

— Pas trop longtemps, Christophe, c'est déjà l'heure d'aller souper.

Pierre suggère rapidement :

— Pourquoi ne soupçons-nous pas tous les trois ici, on peut manger des hot-dogs.

— Non, maman doit nous attendre, mais j'avoue que ton idée me plaît.

En fait, c'est de rester avec lui qui me tente. Je me retiens de le lui dire. Me voyant prête à changer d'idée, Pierre insiste :

— Va téléphoner à ta mère, je surveille Christophe pour toi en attendant.

Je reviens peu de temps après, déçue.

— Elle prépare des brochettes sur le barbecue et elle nous attend. Ça sera pour une autre fois.

— Tu m'accompagnes ce soir, comme prévu ?

Je reste bouche bée. Je ne sais pas quoi dire.

— J'aimerais beaucoup que tu viennes avec moi voir le spectacle de la Saint-Jean-Baptiste.

Il m'est impossible de refuser son invitation. Il semble si persuasif et j'ai tellement envie d'être avec lui.

— Je ne sais pas si je peux, je dois voir avec mes parents.

Je ne vais quand même pas lui dire que je dois demander à mes parents s'ils restent à la maison et s'ils peuvent garder Christophe !

— Alors, s'ils veulent, je passerai te chercher vers huit heures.

Il m'enveloppe d'un doux regard auquel je demeure très sensible. Je détourne les yeux pour regarder Christophe jouer, mais je ne le vois pas.

— Où est Christophe ?

— Je ne sais pas, il était là quand tu es revenue de téléphoner.

— Je sais, je l'ai vu !

En regardant de tous les côtés, je suis saisie de panique.

— Pierre ! On doit le retrouver ! On l'a peut-être enlevé.

Pierre remarque mon air paniqué. Il pense sûrement que j'exagère. Le temps presse et je ne peux lui faire part de mes doutes. Il cherche Christophe autour des manèges tandis que je vais dans un module gonflé. Je le parcours rapidement sans trouver mon fils. En sortant, je regarde à droite, à gauche. C'est si vaste ici, et il y a tellement de monde. Mes yeux balaient la foule à la recherche d'une personne ressemblant à Éric. J'ai peur qu'il ait kidnappé Christophe. Pierre me rejoint, sans avoir retrouvé mon enfant. Je sens la peur me tordre l'estomac.

Pierre me tire par le bras et me force à l'accompagner. Il a aperçu un agent de sécurité et tente d'avoir des renseignements.

— Nous avons perdu un petit garçon de trois ans, il jouait dans les jeux gonflables et nous avons eu un moment d'inattention. Nous ne le trouvons plus.

L'agent parle dans un appareil, mais il ne reçoit aucune confirmation concernant la disparition d'un enfant.

— Pierre...

Je pleure tant je suis inquiète.

— Ne t'en fais pas, Anne, nous allons retrouver ton petit bonhomme. Il a dû voir quelque chose d'intéressant et y est allé. Viens, on retourne là où il jouait, il ne doit pas être très loin.

Je le laisse tenir ma main, sa présence est rassurante. Christophe n'est toujours pas dans l'aire de jeux.

L'agent de sécurité, que nous avons vu plus tôt, vient vers nous.

— Nous avons retrouvé l'enfant, il est dans la loge du clown, là-bas, derrière la scène.

Le clown ! J'aurais dû y penser. Pierre et moi courons vers le repère du clown et je trouve mon petit Christophe assis sur les genoux du monsieur vêtu d'un costume jaune, à demi démaquillé.

— Regarde maman, s'écrie-t-il, ce n'est pas un vrai clown, il avait un maquillage !

Je ris, soulagée de le voir sain et sauf.

Je le prends dans mes bras et je le serre tout contre moi.

— Petit coquin, tu me le dis quand tu t'en vas ! J'étais très, très inquiète.

— Tu nous as donné une sacrée frousse, renchérit Pierre en s'approchant de nous.

Le clown est très sensible à nos retrouvailles et nous confie d'un air tendre :

— Il est très gentil. Il est venu me voir pour me dire que j'étais merveilleux. Vous savez, pour un vieux clown comme moi, un compliment venant d'un enfant comme lui, c'est le plus beau cadeau au monde. Quel âge a-t-il ?

— Trois ans.

— Seulement ? Il parle vraiment bien pour son âge. C'est votre fils, si j'ai bien compris ? Il vous a appelée « maman ».

Je suis prise au piège ! Je dois dire la vérité au clown, devant Pierre. À ma grande surprise, Pierre répond avant moi.

— Oui, c'est son fils, dit-il en prenant dans ses bras mon Christophe.

Je suis stupéfiée. Je rougis, complètement troublée. Comment l'a-t-il su ?

— Ne me dites pas que vous êtes le père, fait le clown, dépassé par l'affirmation.

— Non, je suis un ami.

Plus tard, nous retournons chez moi en silence. À quelques pas de la maison, alors

que Christophe court devant nous, je demande à Pierre :

— Comment as-tu su ?

— Tu sais, tu m'as dit l'autre jour qu'il y avait quelqu'un dans ta vie et je devais découvrir qui c'était, car je ne voulais pas céder ma place. J'ai fait mon enquête et j'ai trouvé que tu étais la maman de Christophe.

— Qui te l'a dit ?

— Mmmm ! Pour le savoir, tu dois sortir avec moi ce soir. Mais, avant, tu me dois encore quelques explications.

J'hésite à accepter son offre qui me tente beaucoup. Il use de son charme et je ne peux y résister.

— Je ne sais pas. Viens, on verra si mes parents peuvent garder Christophe.

Il me suit et nous retrouvons mes parents et mon grand-père assis sur le patio arrière. Ce dernier lève les bras au ciel en voyant Pierre.

— Je comprends maintenant pourquoi il me cuisinait avec toutes ses questions sur Anne. Je te gage que tu es le briseur de cœur ?

Ainsi, c'est grand-papa qui lui a tout révélé ! Je ne peux réfléchir davantage puisque maman invite Pierre :

— Tu restes avec nous pour souper ?

Pierre me questionne du regard, et je

lui fais signe d'accepter. Jamais nous ne pourrons partir pour le restaurant maintenant que grand-papa est là. Les quatre hommes de ma vie discutent ensemble. Christophe est assis sur les genoux de Pierre et je les regarde avec affection.

Maman, qui est derrière moi, me dit à l'oreille :

— Regarde comme Christophe l'aime bien.

J'en suis émue. Je me tourne vers elle.

— Je peux sortir avec Pierre ce soir ?

— Bien sûr !

J'ai l'impression que le souper s'éternise. Mais pour le reste de la famille, c'est génial. On parle, on rit, on s'amuse vraiment. Puisque je suis trop anxieuse à l'idée d'expliquer à Pierre le fond de l'histoire, je m'occupe à mille et une choses. Ramasser les jouets qui traînent ici et là, donner le bain à Christophe, faire la vaisselle, puis j'entreprends de me changer et, lorsque je sors, grand-papa avise Pierre.

— Je crois qu'elle est prête. Amusez-vous bien les jeunes !

J'ai enfilé un pyjama à Christophe et il ne reste qu'à le coucher. Je donne les dernières directives à ma mère.

— Ses dents sont brossées, maman, tu peux le coucher plus tard ce soir si tu en as

envie. Mais s'il reste dehors, je crois qu'il vaudrait mieux qu'il enfile un chandail.

Avec une mine exaspérée, elle dit :

— Mais oui ma chérie, ne t'en fais pas. Amusez-vous bien !

Des fois, j'en mets trop, mais je ne peux m'en empêcher. Je lui fais un sourire entendu. J'embrasse maman et je la remercie de bien vouloir garder Christophe. Pierre serre la main de mon père puis de celle mon grand-père. Il fait même la bise à ma mère. Cette familiarité m'agace tout à coup. Tout le monde l'aime ! Moi aussi, d'ailleurs. Ce manège me confirme à quel point ma séparation d'avec lui est pénible. Christophe nous réclame à chacun un câlin.

— Où tu t'en vas ? me demande mon fils.

— Je vais aller faire un tour avec Pierre et je reviens tantôt, quand tu feras dodo.

— Tu viendras me voir dans mon lit ?

— Promis, mon amour.

Je le serre une dernière fois dans mes bras et je rejoins Pierre qui m'attend.

Nous marchons vers le parc, près du fleuve, où a lieu la fête. Nous avançons lentement pendant qu'il me raconte ce qu'il sait, ce que grand-papa lui a appris quand il est allé bavarder au garage avec lui. Je rage de savoir que papy ait pu parler de moi à quelqu'un qui lui était inconnu. Je

me rends compte que Pierre sait peu de chose à part que Christophe est mon fils.

— Ce qui me tracasse le plus, c'est de savoir ce qui est arrivé avec le père de Christophe.

Je réponds simplement :

— Il n'a pas de père.

Pierre ne dit rien et je l'apprécie encore plus. Il aurait pu évoquer que l'immaculée conception n'est pas chose courante de nos jours, mais il n'en fait rien. Nous arrivons d'ailleurs à la fête. Les musiciens, sur la scène, *performent* déjà et le public semble apprécier le spectacle. Pierre rencontre plusieurs amis, mais ne fait que les saluer. Nous devons nous faufiler dans la foule et Pierre prend ma main pour ne pas que nous ne nous perdions de vue. Il m'entraîne un peu à l'écart. De loin, on peut voir le spectacle. Nous nous assoyons sur l'herbe.

C'est là, à ce moment précis de ma vie, que je me dévoile. Pour la première fois, je raconte à une personne extérieure à ma famille, ce qui s'est passé, il y a quatre ans exactement.

LOUIS-ALFRED

Je vous avais prévenus. N'est-ce pas tragique ? N'est-ce pas épouvantable ?

Avez-vous versé quelques larmes ? Juste en relisant ces lignes, je suis bouleversé. Non, mais, avez-vous idée de ce que ça représente de passer tout un été avec une jambe dans le plâtre ?

PIERRE

Elle est assise à l'indienne, face à moi, et elle me raconte qu'un gars a abusé d'elle, alors qu'elle était si jeune, si naïve. J'ai envie de la croire, mais les paroles d'Éric me reviennent sans cesse à l'esprit. Ne m'avait-il pas mis en garde ? Pourtant, j'ai peine à imaginer le contraire, qu'elle a séduit ce Jean-Simon, à treize ans en plus, pour avoir un enfant et ensuite lui soutirer tout son argent. J'ai plutôt tendance à soupçonner Éric de mentir. Qui croire ? Mais simplement imaginer qu'elle a pu être violée me fait bouillir de rage et ça me lève le cœur de savoir qu'on lui a volé sa jeunesse et son innocence. Je tente de ne pas l'interrompre et je dois fermer de temps en temps les yeux afin de ne pas crier ma colère.

Lorsqu'elle termine son témoignage, nous restons muets pendant un instant. Je la détaille. Elle semble ébranlée d'avoir revécu en paroles cet affreux souvenir. Mon cœur la croit, ma raison, quant à elle, ne

sait plus quoi choisir. D'un ton las, je lui dis :

— Alors, c'est ce qu'il manquait à ma version.

Elle me regarde sans comprendre. Je lui explique :

— Je pensais que si tu ne voulais pas sortir avec moi, c'est parce que ce Jean-Simon était encore dans ta vie.

— Je n'ai jamais revu Jean-Simon. Il n'a jamais rencontré Christophe. Je ne voulais pas sortir avec toi, car je ne peux t'imposer mon enfant. En fait, j'appréhendais aussi que tu te sauves en courant lorsque tu saurais que j'avais un enfant. J'ai besoin de ton amitié et j'ai tellement peur de ce que tu peux penser de moi.

Je reste sceptique un moment. Je retiens une envie de la prendre contre moi et de lui murmurer que je la crois mais, à la fois, j'ai le goût de m'enfuir. Les paroles de son grand-père me reviennent en rafales. Il assurait qu'elle n'avait pas eu la vie facile. Je revois sa famille autour de la table, lors du souper. Ce sont des gens bons et honnêtes, il ne peut en être autrement. Et Éric ? Je ne le connais pas vraiment bien. Il me semble qu'il traîne avec quelques bons à rien. Comment ai-je pu, pendant une seconde, le croire ?

Anne poursuit :

— Et puis, je ne veux pas sortir avec toi pour une autre raison : je n'ai pas envie que Christophe ait plusieurs pères dans sa vie.

— Plusieurs pères ? Je ne comprends pas.

— Je n'ai pas envie de sortir avec quelqu'un et de rompre plus tard alors que Christophe aura eu le temps de s'attacher à cet homme, puis à un autre, puis à un autre... Ça bouleverse les enfants de changer si souvent d'adultes autour d'eux.

— Parce que Jean-Simon est toujours dans le paysage, c'est ça que tu n'oses pas me dire ?

— Je t'ai déjà dit que je n'ai jamais revu Jean-Simon. JAMAIS !

Elle soutient mon regard. Sa lèvre inférieure tremble. Ses yeux se remplissent de larmes. Je m'en veux de la bousculer ainsi.

Je vois, un peu plus loin, Éric qui me salue. Il nous épie depuis un moment, j'en suis convaincu. Judith, Vincent, Olivier et Valérie arrivent en trombe. Le moment est bien mal choisi. Leur bonne humeur m'agace. Je remarque Anne qui s'essuie furtivement les yeux. Éric en profite pour s'approcher. Judith étourdit Anne avec son bavardage. J'aperçois néanmoins ses regards furtifs vers le nouveau venu. Il est

évident qu'elle n'écoute Judith que d'une oreille.

— Et si on s'approchait des musiciens pour danser, propose Valérie.

L'idée plaît à tous sauf à Anne. Elle s'est renfrognée. Son visage dépeint la détresse. Juste pour voir sa réaction, je l'oblige à nous suivre.

— Je préfère rentrer chez moi, m'annonce-t-elle.

Je prends un air froid et je lui demande :

— Pourquoi ?

Elle jette un rapide coup d'œil à Éric et à mon grand étonnement, elle lance :

— Ça pue !

Sur ce, elle nous tourne le dos et s'enfuit. Surprise, Judith l'interpelle et la rejoint au pas de course. Interloqué, je les regarde sans bouger.

— Elle est peureuse, ta p'tite Anne.

Éric s'est approché de moi sans que je m'en rende compte. J'hésite à me confier à Éric. Je ne fais que penser à haute voix :

— Elle m'a dit la vérité.

— Elle a avoué être encore avec Jean-Simon ?

Ses propos me donnent un affreux coup de poignard.

— Elle m'a offert mille dollars pour que je ne te dise rien, ajoute Éric.

— Mille ?

À ce que je sache, Anne n'a ni boulot ni revenus. Comment peut-elle lui offrir une telle somme d'argent ? Ses parents vivent confortablement, mais pas dans le luxe. Et j'imagine très mal Anne quémander mille dollars à ses parents. À moins qu'elle soutire vraiment de l'argent de Jean-Simon ?

— Je veux rencontrer Jean-Simon, dis-je à Éric, d'un ton très décidé.

Visiblement ébranlé par ma requête, Éric bégaié.

— Je... Ouais... Je pourrais peut-être arranger une rencontre... mais je ne sais pas si... Oh ! Mais Jean-Simon est peut-être en vacances. Ouais, c'est ça, il est en vacances.

Je fronce les sourcils, perplexe. Judith n'a pas convaincu Anne puisqu'elle revient seule et qu'Anne poursuit sa route.

— T'es quand même pas pour la laisser partir seule, fait-elle en s'approchant de moi. Cette fille, c'est une perle !

J'entends un ricanement de la part d'Éric. Pour ne pas perdre la face, je reste. Tant pis ! Je suis mon groupe d'amis. Je jette un dernier regard derrière moi. Anne est déjà loin. En moi, c'est la pagaille.

JUDITH

Quelle soirée fantastique ! Vincent et moi sommes allés au spectacle de la Saint-Jean-Baptiste. On y a d'abord rencontré Olivier et Valérie. Peu de temps après, nous avons vu Éric, Pierre et sa nouvelle copine, Anne. Dommage qu'elle soit partie si tôt ! Je crois que Pierre a rompu avec elle. Elle semblait bouleversée. Éric est parti peu après. Je ne l'aime pas beaucoup, lui. Vincent m'a confié qu'Éric prenait souvent de la drogue. Pas étonnant puisqu'il se tient avec la bande de Xavier Pignon. Si je me souviens bien, quand Éric est arrivé à notre école, il y a maintenant trois ans, je l'avais trouvé plutôt vantard, il connaissait tout et avait tout fait dans la vie. Il m'a déjà emprunté vingt dollars. Il ne me les a jamais remis. Chaque fois que je le vois, j'y repense. On dirait que lui, il a oublié.

LOUIS-ALFRED

Et moi ? On m'a oublié ? Je moisiss dans mon salon avec la jambe dans le plâtre. Il n'y a personne qui me plaint ? You-hou ? Y a-t-il quelqu'un ?

ANNE

Une heure après mon retour de la fête de la Saint-Jean-Baptiste, le téléphone a sonné. J'ai pensé que c'était Pierre. Je me suis précipitée pour répondre.

— Ce n'est pas parce que tu as dit la vérité à Pierre que tu es sauvée.

Cela m'a pris un moment avant de reconnaître la voix d'Éric. Un vertige m'a alors gagnée.

— Je ne te laisserai pas tranquille tant que tu ne m'auras pas versé les mille dollars que tu me dois.

— Je ne te dois rien.

J'ai raccroché sèchement. Maman était au salon. Elle a soudainement eu envie de venir se verser un verre d'eau.

— Était-ce Pierre ?

— Non, un faux numéro.

Je suis allée me coucher. Le sommeil ne m'a rattrapée que tard dans la nuit puisque le téléphone a sonné à deux reprises. La première fois, j'ai entendu maman répéter « allô » à quelques reprises avant de raccrocher. Elle a expliqué à papa que c'était probablement encore un faux numéro. La seconde fois, il était près de minuit. C'est papa qui a répondu. Il a raccroché furieusement. Je l'ai même entendu maugréer qu'il

en avait marre de recevoir des appels qui ne nous étaient pas destinés. Je suis persuadée qu'il s'agissait d'Éric.

D'affreux cauchemars ont hanté ma nuit. Le matin est venu rapidement. Christophe a sauté dans mon lit alors qu'il n'était que six heures. Je préfère de loin être avec mon fils, même s'il est très tôt, que d'essayer de me faire des amis, d'aller à des fêtes et, même, d'embrasser un garçon. Je paresse longtemps avec mon fils avant de me décider à aller déjeuner.

LA MÈRE D'ANNE

Anne avait les traits tirés lorsqu'elle s'est levée. Pourtant, elle est entrée tôt hier soir. Trop tôt. Lorsqu'elle est arrivée, je lui ai demandé :

— Déjà de retour ?

Elle m'a dit que le spectacle était ennuyeux, qu'elle et Pierre avaient décidé de partir de bonne heure. C'est drôle, mais je ne l'ai pas crue.

JUDITH

Je n'aurais pas dû me coucher aussi tard. Mais la fête d'hier était si plaisante ! Je traîne les pieds et je manque visiblement

d'entraîn. Madame Paquet, ma patronne, m'en fait la remarque à mon arrivée.

— Je suis fatiguée, mais au moins, je suis là, lui dis-je.

Elle sourit, l'air entendu. Puis elle soupire en regardant l'horaire de Fanny. Encore une fois, ma collègue de travail ne s'est pas présentée au boulot.

Plus tard, madame Paquet m'interpelle.

— Judith, tu n'as pas une amie qui se cherche un travail ?

— Un travail ?

— J'ai congédié Fanny. Il me faut quelqu'un dès ce soir.

Je réfléchis rapidement et lui demande la permission de faire quelques appels. Je réussis à joindre la mère de Pierre qui me donne les coordonnées d'Anne. Par chance, cette dernière est chez elle quand je lui téléphone. Après l'avoir saluée, je lui demande :

— Est-ce que tu as un boulot ?

— Je garde des enfants les jeudis et les vendredis.

— Parfait ! On cherche quelqu'un à la pharmacie où je travaille. Je dois t'avouer que ça ne représente pas beaucoup d'heures. Les dimanches dans la journée, les lundis et les mardis soirs. Est-ce que tu veux venir rencontrer ma patronne ?

Je sens une hésitation.

— Anne ?

— Je vais en parler à mes parents.

Surprise, je demande :

— Tu as besoin de l'autorisation de tes parents pour travailler ?

— Non. Je dois leur demander s'ils peuvent garder mon fils.

Son quoi ?

— Heeeeu !

— Je te rappelle, fait-elle, enthousiaste. J'ai très envie d'avoir ce boulot.

Incrédule, je reste immobile un bon moment après avoir raccroché. Son quoi ? Dans ma tête, je me répète sans arrêt : « son fils ? Elle a un garçon ? » Qui est le père ? Pierre ? Nooon ! Il m'en aurait parlé. Anne a un fils ? Je suis complètement abasourdie !

ANNE

Judith vient de me téléphoner. Elle m'offre un boulot. C'est une occasion en or. Je ne peux pas éternellement me laisser entretenir par mes parents. J'ai le goût de relever le défi de travailler sans leur aide. J'ai besoin de me prouver que je peux vivre avec un enfant et sans eux.

Je sais que Judith a été estomaquée par la révélation que je lui ai faite, mais je suis

convaincue qu'elle la digérera assez rapidement. La nuit dernière, avant de trouver le sommeil, je me suis promis que je ne vivrai plus dans le mensonge, la honte et l'isolement. Tant pis pour ceux qui ne tolèrent pas que j'aie un fils à mon âge.

PIERRE

J'ai passé ma première journée au camp de jour où je remplace Louis-Alfred. Les jeunes sont épatants et je sais que je vais apprécier ce boulot. Pourtant, à la fin de la journée, je me sens vide. Je manque visiblement d'entrain lors du souper. Mes parents m'en font la remarque. Je n'ai même pas sourcillé ni cherché une excuse.

Plus tard, Judith me téléphone.

— J'ai appris deux nouvelles aujourd'hui, fait-elle après m'avoir salué.

— Ah ?

— Ma patronne cherchait une employée et j'ai téléphoné à Anne pour lui offrir le poste. Sais-tu ce qu'elle m'a répondu ?

— Non.

— Qu'elle devait demander à ses parents avant, pour savoir s'ils pouvaient garder son fils. Elle a un enfant ?

— Ouais.

Judith se tait. Un peu étonnant de sa part. Je lui demande :

— Elle a eu le boulot ?

— Quoi ?

— Le boulot à la pharmacie, elle l'a eu ?

— Oui, mais ce n'est pas de ça que je veux te parler.

Judith m'impatiente et mon soupir me trahit.

— Pierre ! Tu n'es quand même pas le père ?

— Bien sûr que non !

Agacé, je change de sujet :

— Et l'autre nouvelle ?

— L'autre nouvelle ? Quelle autre nouvelle ? Je suis tellement dans tous mes états à l'idée qu'Anne a un enfant. Elle semble si pure, si angélique que j'ai de la difficulté à croire qu'elle ait été enceinte. C'est sûrement un accident ! Elle n'a sûrement pas désiré cet enfant, hein ? Je suis...

— Judith ! C'est quoi l'autre nouvelle ?

— Oh ! Heu ! Savais-tu que Louis-Alfred s'est fracturé une jambe ?

— Si je sais ? Mais oui, puisque c'est moi qui le remplace au camp de jour.

Encore une fois, je n'entends plus rien. Enfin, elle me déclare :

— Finalement, je n'avais pas grand-chose à t'apprendre.

Quand je raccroche enfin, je réfléchis sur ce que Judith a affirmé : Anne semble si pure. Je ne sais pas comment elle aurait réagi si je lui avais confié les propos d'Éric. Je crois que Judith a raison, Anne est un ange, il est impossible qu'elle soit malhonnête.

LOUIS-ALFRED

Si je n'avais pas été estropié, peut-être qu'à l'époque j'aurais pu conseiller mon ami Pierre. Mais seul chez moi, à l'écart de tous, je n'étais au courant de rien. Sauf, bien sûr, que je savais que je m'étais fracturé une jambe. J'ai été le premier à le savoir.

ANNE

Je passe une première soirée magnifique à la pharmacie. J'ai enfin un travail. Ma patronne est très gentille. Mes compagnes semblent aimables. En tout cas, il y en avait toujours une qui m'indiquait, avec patience, les tâches à effectuer. Mais mon bonheur a été bien éphémère puisque, quand je reviens, maman m'apprend que quelqu'un m'a téléphoné. Je suis envahie d'espoir en pensant à Pierre.

— Il s'agit d'un Éric. Il m'a dit que c'était bien important, que tu devais lui téléphoner sans faute ce soir.

Une vague de rage déferle en moi. Pourquoi Éric s'acharne-t-il sur moi ? Pierre ne m'a donné aucune nouvelle et je sais qu'il était en sa compagnie hier soir. Je suis persuadée qu'Éric a déversé un tas de mensonges à mon sujet. Je parie que d'ici la rentrée scolaire, j'aurai la pire réputation de toute la ville. Je ne peux laisser faire ça. Maintenant que Pierre sait que j'ai un enfant, je n'ai plus peur d'Éric. Je téléphone à mon maître chanteur. Sans préambule, je lui lance :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Comment va ton fils ?

Mon sang se glace, je ne suis pas allée voir Christophe dans son lit quand je suis arrivée. Je panique littéralement. Je raccroche et je me précipite dans sa chambre. Mon petit dort paisiblement, à mon grand soulagement. La fenêtre est grande ouverte. Le vent fait battre la toile. Je la remonte afin de faire cesser le claquement. Je m'aperçois que la moustiquaire est entrouverte. Je n'arrive pas à me souvenir si elle était ainsi ce matin. Puisque nous habitons un bungalow, il est donc facile de pénétrer dans sa chambre par la fenêtre. Songeuse, je remets

le tout en place puis, malgré la chaleur, je ferme la fenêtre et pousse le loquet. J'allume le ventilateur et porte mon regard sur mon fils endormi. Soudain, une haine indéfinissable monte en moi. Je marche rapidement, traverse la cuisine et, avant de sortir, j'annonce à maman que je vais chez Pierre.

— Mais, enfin Anne, il est vingt-deux heures trente !

J'ai déjà enfourché mon vélo. Je pédale à vive allure. Le vent balaie les larmes qui coulent sur mes joues. Chez Pierre, aucune lumière, tout le monde semble dormir. J'hésite. Je prends une longue inspiration et frappe à la porte. Une éternité se passe avant qu'une lumière s'allume et que quelqu'un vienne m'ouvrir. Je suis soulagée de voir Pierre.

PIERRE

J'entends des coups sourds à la porte. Je ne suis pas certain d'avoir bien entendu. Je me lève quand même pour aller voir. Quelle surprise de découvrir Anne ! Son visage est dévasté par ses pleurs. Une grande inquiétude monte en moi. Les propos d'Éric refont surface dans ma mémoire. Je me méfie donc du spectacle que m'offre

Anne. Pourtant, je ne peux me retenir de l'interroger.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Anne ravale un sanglot.

— Viens, lui dis-je.

Je l'amène au sous-sol où nous ne risquons pas de nous faire entendre par mes parents qui sont au lit. Elle s'assoit sur le divan. Je choisis de m'installer sur le fauteuil, loin d'elle. J'essaie du mieux que je le peux de ne pas me laisser attendrir par son désarroi. Éric ne m'avait-il pas mis en garde ?

— Je sais tout ce que tu peux penser à mon sujet, dit-elle dans un filet de voix et sans me regarder. J'ai tous les torts et tu as raison de ne plus vouloir de mon amitié. Mais j'ai besoin de toi.

Elle lève son regard, surveille ma réaction. Je reste impassible.

— Je reçois des menaces. J'ai peur.

Les larmes envahissent à nouveau ses yeux. Involontairement, je tends la main vers elle. Je n'en peux plus d'avoir le cœur glacé.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle emplit ses poumons d'air, comme pour se donner du courage, puis me confie :

— C'est Éric.

Je laisse sa main, je suis sur mes gardes.

— Quand il m'a vue, le soir du bal, il m'a avertie qu'il te dirait tout. Je ne voulais

pas que tu apprennes par un autre que Christophe est mon fils. Je tenais à te le dire moi-même. J'ai attendu trop longtemps pour te l'avouer, je le sais. Je te le répète, j'avais peur que tu t'enfuyes et... j'étais amoureuse de toi.

Sa confession lui fait rosir les joues. Une grande comédienne n'aurait pas fait mieux.

— Puis, Éric, quand il a su que tu n'étais pas au courant que j'avais un enfant, s'est mis à m'intimider et à me dire que je devais lui acheter son silence. Après, il m'a menacée de changer les faits et d'inventer des balivernes à mon sujet pour te les rapporter. À deux reprises, il m'a dit de mieux surveiller Christophe. J'ai eu tellement peur, hier, à la fête, quand on l'a perdu alors qu'en fait il était avec le clown. Si tu savais à quel point j'ai eu peur...

Elle fait une pause alors que je reste muet.

— Ce soir, quand je suis revenue de travailler, maman m'a dit qu'Éric avait téléphoné. Je l'ai rappelé. Il m'a demandé comment allait Christophe. J'ai raccroché avant de me précipiter dans sa chambre. À mon grand soulagement, Christophe y était et dormait dans son lit.

Anne fond en larmes avant d'ajouter :

— J'ai peur, Pierre !

Ce sont de vraies larmes, elle a réellement peur. Je la connais suffisamment pour deviner qu'elle ne joue pas la comédie. Mais pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Parce qu'elle était tombée amoureuse de moi ? Je devais en avoir le cœur net. Qui disait la vérité ? Une idée me passe par la tête :

— Tu sais ce que tu vas faire ? Tu vas téléphoner à Éric. Je vais prendre l'autre appareil et écouter votre conversation. J'interviendrai s'il le faut.

Anne hésite. Si elle me ment, elle refusera de lui téléphoner. J'insiste.

— Dis-lui de te laisser tranquille, que je sais tout maintenant.

— Et s'il a un afficheur, il saura que j'appelle de chez toi.

Qu'elle ait une excuse à tout, m'irrite.

— Je connais le code pour empêcher que le numéro soit affiché. Fais * 67 sur le téléphone et, ainsi, sur son écran, il verra « numéro confidentiel ». Comme ton numéro chez tes parents l'est, il pensera que tu appelles de chez toi.

Elle me regarde perplexe.

— Où as-tu appris ça ?

Je ne suis pas très fier de lui avouer que je me suis déjà amusé à jouer des tours au téléphone. Je lui cache que je me suis fait

attraper par l'une de mes victimes qui en connaissait plus long sur les services offerts par notre compagnie de téléphone.

Elle sourit en coin et, d'un air complice, elle se décide à téléphoner à Éric.

Elle s'approche de l'appareil et le décroche. Je monte à la cuisine et prends le sans-fil. Avant de redescendre près d'elle, j'actionne le répondeur pour enregistrer la conversation. Éric répond à la première sonnerie.

— Mon fils dort paisiblement, lui annonce-t-elle avec courage.

— Ne le laisse pas seul, Anne. Ce serait dommage qu'il lui arrive quelque chose.

La réponse d'Éric m'étonne. Anne avait raison ! C'est lui, le menteur. J'encourage Anne du regard.

— Qu'est-ce que tu veux ? Laisse-moi tranquille ! lance-t-elle à Éric.

— Je te l'ai dit, Anne, avec de l'argent, tu achètes mon silence et je te laisse tranquille. Toi, ton fils et ton petit ami, Pierre.

Je fais signe à Anne de poursuivre la conversation.

— Tu n'auras pas un sou de ma part. Ne t'avise jamais de t'approcher de mon fils.

— Alors, je vais raconter les pires ragots sur toi. Je ferai en sorte que tout le monde sache que tu es une traînée.

— Tu ne diras rien à Pierre puisque je lui ai tout avoué.

— Je lui ai déjà dit que tu fréquentais encore Jean-Simon.

Anne en a le souffle coupé. Elle me regarde, affolée. J'attends avec impatience sa réplique.

— Tu sais très bien, Éric, que je n'ai jamais revu Jean-Simon depuis que j'ai quitté la polyvalente lorsque j'étais en première secondaire.

— Je le sais, mais Pierre, lui, ne le sait pas. Il croira tout ce que je lui dirai. Je contacterai Jean-Simon.

— Jean-Simon ne m'impressionne plus. Il ne viendra pas vers moi. Il aura bien trop peur que je porte plainte contre lui.

Éric m'avait dit qu'elle lui soutirait de l'argent. En a-t-elle l'intention ? Elle enchaîne :

— Je vis très bien sans Jean-Simon dans les environs. Je suis certaine qu'il a même oublié mon existence. Et t'inquiète pas, il t'a rayé depuis longtemps de sa mémoire. Tu n'es qu'un gamin pour lui. Il a trois ans de plus que nous, il n'a rien à faire avec un morveux de ton espèce.

Elle arbore un air victorieux, fière d'avoir eu la force de lui balancer tous ces mots. Pourtant il répond :

— Je suis persuadé qu'il se souviendra de moi.

— Il ne te connaît même pas.

— J'ai besoin de mille dollars, Anne. Et c'est toi qui me les fourniras. Je n'hésiterai pas à faire mal à ton petit.

Je suis pris de panique. Je choisis ce moment pour annoncer à Éric que j'écoute la conversation depuis le début.

— Tu ne toucheras pas à un seul de ses cheveux, minable !

— Pierre ?

Anne a fermé les yeux et sourit, apaisée par mes mots.

— J'ai tout enregistré, Éric. Tout le monde saura que tu intimidais Anne. Maintenant, elle peut porter plainte.

Éric ne répond pas et choisit de raccrocher. À son tour d'avoir peur !

— Tu as vraiment tout enregistré ? me demande Anne en déposant le combiné.

J'acquiesce d'un signe de tête. Je monte et reviens aussitôt avec la cassette. Je l'insère dans un lecteur et je la rembobine. Nous écoutons. Tout est là. Quand enfin j'appuie sur le bouton d'arrêt, je marche sur mon orgueil et déclare :

— Excuse-moi, Anne. J'ai douté de toi.

Elle me fait un grand sourire, puis son visage s'attriste aussitôt.

— Je ne suis pas très fière de moi, non plus. Je ne vivrai plus jamais dans le mensonge.

Pour la rassurer, je lui lance :

— Ce n'était pas vraiment un mensonge. Disons que tu as omis de me révéler certains détails de ta vie.

— Ce n'est pas évident de confier à quelqu'un qu'on a été violée et qu'on a eu un enfant.

Je suis si touché par ses paroles que je l'attire dans mes bras. J'ai un peu honte des larmes qui inondent mes joues. Je la tiens contre moi afin qu'elle ne se rende pas compte de mon état. Je lui chuchote à l'oreille :

— Ça n'a pas dû être facile pour toi.

À mon grand étonnement, elle éclate de rire.

— Tout a été facile jusqu'à ce que je te rencontre, Pierre.

— Hein ?

Je fais un pas en arrière pour la regarder. Je vois dans son visage tout l'amour qu'elle a pour moi. J'en suis bouleversé. Je me demande même si je rêve ! Je saisis son déchirement à m'avouer qu'elle était mère. Non, ça n'a pas dû être facile.

Je décide de la raccompagner chez elle. D'un côté, je tiens le vélo, et de l'autre, la

main d'Anne. Elle est toute petite, sa main, je l'emprisonne facilement dans la mienne. Nous parlons gaiement. Elle me raconte son nouvel emploi, je lui parle du camp de jour. Elle me confie comment elle est mal à l'aise de demander encore à ses parents de garder Christophe.

Enfin, je lui demande de m'expliquer encore certains détails concernant l'arrivée de Christophe. J'ai envie de tout savoir ; en fait, je désire connaître cette partie de vie qu'elle m'avait cachée.

ANNE

Pierre et moi revenons de chez lui en prenant notre temps. Nous avons tant de choses à nous dire. Rendus chez moi, nous nous assoyons sur le perron.

— Comment as-tu pu attendre cinq mois avant de te rendre compte que tu étais enceinte ?

Embarrassée, je lui répons :

— C'est fou quand on y pense, hein ?

Je lui devais la vérité, sans rien cacher.

— D'abord, je n'avais pas de règles très régulières à cet âge et, au début, je n'en ai pas fait cas. Puis, après le quatrième mois, mes vêtements ne m'allaient plus, je mettais ça sur le fait que je mangeais trop de

croustilles ou de trucs comme ça. J'étais très insouciant et surtout très naïve. Vers le cinquième mois, je me suis mise à douter de mon état. Durant un cours, à l'école, on parlait de relations sexuelles, de grossesses et j'ai su à ce moment-là que j'étais enceinte.

Je fais une pause. Je me vois à nouveau assise dans la classe et, soudain, je perds le fil de la réalité. Je n'écoute plus le professeur. Pendant un instant, plus rien n'existe autour de moi. Dans ma tête, deux mots reviennent sans cesse : « Et si...? » Après le cours, je me précipite aux toilettes où je m'enferme dans une cabine. C'est à ce moment-là que, pour la première fois, je me pose la question tout entière : « Et si j'étais enceinte ? »

Pierre me regarde. Il attend la suite. J'enchaîne :

— Le soir, quand j'étais couchée, ça bougeait en moi. J'ai pris un mois avant de le dire à mes parents.

— Et lui ?

— Jean-Simon ? Je n'ai jamais voulu le revoir. Je le détestais tellement.

— A-t-il su pour Christophe ?

— Je crois que oui, mais son nom n'apparaît pas sur l'acte de naissance de Christophe. Pour reconnaître la filiation, il ne lui reste qu'un moyen : le test d'ADN. Je ne

vois pas pourquoi il chercherait à prouver qu'il est le père.

Nous ne parlons plus, laissant mes paroles se frayer un chemin dans la tête de Pierre. Il se met à pleuvoir. À l'abri sous le porche avant de la maison, nous regardons la fine pluie tomber. Je demande à Pierre de m'attendre un instant. Je tiens à aller voir Christophe. Mon enfant dort du sommeil du juste. Je vérifie la fenêtre : elle est toujours bien fermée ainsi que la moustiquaire.

Je reviens auprès de Pierre et nous restons sur la galerie à regarder la pluie tomber.

Il me reste quelques inquiétudes et je lui en fais part.

— Comment te vois-tu, avec moi qui ai un enfant ? Je veux dire, est-ce que tu penses vouloir de moi, même si j'ai Christophe ?

Il me regarde avec un petit sourire moqueur.

— Christophe ne m'empêche pas de t'aimer, tu sais.

Je sens un poids tomber de mes épaules. Pourtant, je suis anxieuse :

— Je suis heureuse de te l'entendre dire, mais ça ne sera pas comme les autres couples de notre âge. Nous ne pouvons pas aller au cinéma quand nous le voulons, ni faire mille et une sorties parce que, avec un

enfant, c'est plus compliqué. Il faut que je le fasse garder. Quand j'ai eu Christophe, je me suis promis que je n'abuserais jamais de mes parents. Autrement dit, ils ne seraient pas les gardiens de mon enfant.

— Être avec toi est déjà la plus belle chose qui soit. Et puis tu sais, je travaille déjà les soirs de la fin de semaine au garage, alors, nos sorties seront rares. Je n'ai pas envie de quitter cet emploi, même si j'ai le travail de Louis-Alfred cet été. On peut faire beaucoup de choses avec un enfant, tu le sais, nous l'avons fait si souvent depuis que nous nous connaissons et je ne me suis jamais ennuyé.

Pierre me rassure même si je sais qu'il adore les enfants. Jamais je n'ai senti que ses neveux étaient un poids pour lui : il s'amuse vraiment avec eux. Nous changeons de sujet et nous parlons encore quelques minutes, jusqu'à ce que papa sorte et nous dise qu'il est l'heure d'aller dormir. Nous sommes assis près de sa chambre à coucher. Notre conversation a dû le déranger dans son sommeil. Il est une heure du matin et il est vraiment temps d'aller nous coucher.

— Reste dormir ici, offre papa à Pierre. Tu peux prendre la chambre d'amis, en bas, tu n'es pas pour t'en aller sous cette pluie.

C'est vrai qu'il pleut maintenant très fort.

— Tu peux rester, lui dis-je simplement, en me tournant vers lui.

Il sait, par cette phrase, que je lui accorde ma confiance. Il accepte de rester. Je vais donc l'aider à s'installer au sous-sol. Avant de le quitter, je l'embrasse.

— Je t'aime Anne.

Du fond du cœur, je lui avoue :

— Je t'aime aussi.

Je monte dans ma chambre. Je reste longtemps éveillée. Pierre est couché en bas. Je sais qu'il ne viendra pas me retrouver dans mon lit, mais tous ces souvenirs qui ont fait surface m'ont mise dans un état de douleur. Cependant, je dois faire confiance en l'avenir car, ce soir, une autre page est tournée.

LOUIS-ALFRED

Enfin, Pierre sait la vérité. L'entière vérité. Anne a retrouvé son ami, celui qu'elle aime tant. Je ne sais pas ce que c'est que de vivre avec le poids d'un tel secret, mais j'imagine que d'en parler doit alléger le cœur. Elle doit avoir une grande confiance en Pierre pour avoir partagé ce fardeau. Elle a bien fait. C'est un gars droit et intè-

gre. Si j'avais un problème, c'est à lui que j'en parlerais. D'ailleurs, où est-il ? C'est fou comme ça me démange sous mon plâtre ! On ne pourrait pas venir me gratter ?

LA MÈRE D'ANNE

Anne s'épanouit de jour en jour depuis sa rencontre avec Pierre, et surtout depuis qu'elle travaille à la pharmacie. Elle n'est plus la jeune fille emmurée qu'elle était. Son ami la seconde auprès de mon petit-fils tout l'été durant. Quand Anne travaille, Pierre s'occupe de Christophe, soit les lundis et mardis soirs ainsi que durant la journée, le dimanche. C'est lui qui a proposé à Anne de garder Christophe. Les soirs de la semaine, il reste à la maison bien après avoir mis le petit au lit. Il attend Anne. Souvent, il reste pour dormir. Au début, j'hésitais à laisser Pierre s'approprier la chambre d'invités. La première fois qu'il y a dormi, j'ai piqué une colère. J'ai pris Anne à part et je lui ai demandé quelques explications.

— C'est papa qui l'a invité. Il pleuvait à boire debout, m'a expliqué Anne.

— Et toi, où as-tu dormi ?

Elle m'avait sèchement répondu que Pierre avait dormi au sous-sol et elle, dans sa chambre. Insolente, elle avait ajouté :

« Tu peux me faire confiance, je n'ai plus treize ans ! » Elle avait soutenu mon regard, déçue par mon attitude. Anne m'a alors tourné le dos et elle a quitté la pièce.

Plus tard, nous en avons reparlé. Elle m'a demandé pourquoi je réagissais ainsi à la présence de Pierre que je jugeais envahissante. C'est vrai que j'ai poussé ma fille à fréquenter Pierre, mais de le voir partager son quotidien m'a chamboulée. C'est moi qui étais fragile et craintive, pas Anne.

Il fallait que je me rende à l'évidence : Pierre n'avait que de bonnes intentions. Il n'avait rien d'un Jean-Simon.

Petit à petit, j'ai appris à connaître Pierre. J'ai surtout appris à lui faire confiance. Vraiment confiance. Il est serviable et ambitieux. Je n'ai jamais ramassé ses chaussettes sales. Je n'aurais pas supporté ce détail qui, pour certaines personnes, aurait pu être insignifiant.

Souvent, j'entends Christophe et Pierre éclater d'un grand fou rire. Le fils d'Anne s'attache à Pierre. C'est à la fois rassurant et angoissant. Mais si Anne a embelli depuis que Pierre est entré dans sa vie, Christophe a de son côté grandi et s'est dégourdi. Pierre a déniché un minuscule vélo usagé qu'il a eu pour une bouchée de pain. Il l'a équipé de petites roues d'appoint afin que Christo-

phe garde l'équilibre. L'ami d'Anne a appris à mon petit-fils à se servir de ce vélo. Christophe était tellement enchanté qu'il ne veut même plus utiliser son tricycle qu'il juge maintenant trop bébé. Pierre a aussi enseigné à Christophe comment frapper une balle avec un bâton de baseball. Quand Christophe réussit, Pierre a le don de le féliciter si fort et si haut que Christophe se sent le roi du monde.

Pierre est le fils qui ne m'a pas été donné.

PIERRE

J'ai des vacances durant la dernière semaine d'août. Seulement quelques jours avant de commencer le cégep et j'en profite pour aller à la pêche avec mon père. J'invite Christophe puisque ce dernier n'a pas eu de vacances à l'extérieur et qu'il n'a jamais pêché. Anne hésite, car elle a peur qu'il embête mon père, mais papa trouve l'idée tellement bonne qu'il suggère d'amener Léonard aussi. Anne était un peu mal à l'aise car, quand j'ai annoncé à mes parents que Christophe était son fils, ma mère a été un peu froide envers elle pendant quelque temps. Surtout que je dors chez elle de plus en plus souvent, même si je dis à ma mère que nous ne parta-

geons pas le même lit. Elle trouve aussi qu'Anne abuse de moi en m'utilisant comme gardien d'enfant. J'ai beau lui répéter que je le fais pour mon plaisir, elle lui en garde un peu rancune. Mon père n'en a fait aucun cas.

— On ne peut jamais changer le cours des choses. Ce qui a été fait hier est fait et on ne peut pas le changer. Anne prend très bien soin de son fils. Je crois que c'est une fille très sérieuse qui a eu le *malheur* d'avoir un enfant trop tôt dans la vie, a-t-il dit simplement.

Je me suis retourné vers ma mère et lui ai lancé :

— Si elle avait subi un viol, sans avoir été enceinte, nous ne l'aurions probablement jamais su et vous n'auriez vu qu'une charmante jeune fille, comme vous l'avez toujours vue avant de savoir qu'elle avait un fils. Anne est la même fille, jolie, polie, intelligente et réservée. Elle a eu un enfant et elle n'est pas plus méchante maintenant que vous savez la vérité.

Avec le temps, Anne espère que ma mère l'acceptera telle qu'elle est, et qu'elle apprendra à la connaître.

LOUIS-ALFRED

Un dimanche après-midi, Pierre est arrivé chez moi à l'improviste. Il était en

vélo. Mon frère m'avait annoncé en hurlant que j'avais de la visite. Clopin-clopant, j'ai laissé ma chaise longue près de la piscine pour rejoindre Pierre qui m'attendait sur son vélo.

— Salut ! a-t-il lancé d'une voix enjouée.

J'ai fait semblant de rien et je me suis approché de Pierre pour lui souffler à l'oreille :

— Ne te retourne surtout pas ! Il y a un petit garçon sur le siège arrière de ta bicyclette. Et ce n'est pas Léonard, ton neveu.

Malgré mon conseil, Pierre s'est retourné. J'avais une peur bleue ! J'étais persuadé qu'il était allé au parc avec son neveu et qu'il était parti avec un autre bambin. Ça y est : la police devait déjà être à la poursuite d'un kidnappeur, d'un psychopathe, d'un pédophile et d'un...

— Louis-Alfred, je te présente Christophe. Christophe, voici mon ami Louis-Alfred.

Stupéfait, et rassuré à la fois, j'ai constaté qu'il connaissait l'enfant. Donc, il savait qu'il avait un passager sur sa bicyclette qui n'était pas son neveu. Mais qui était-il ?

— Moi aussi j'ai un ami, s'est écrié l'enfant. Et c'est Léonard.

J'ai alors tout compris. Fiou ! J'étais si soulagé. Christophe était l'ami du neveu

de Pierre. Mais pourquoi mon ami était-il donc avec le copain de Léonard ? J'ai froncé les sourcils et, avant que j'ouvre la bouche, Pierre m'a annoncé :

— Christophe est le fils d'Anne.

Ma béquille m'a soudainement lâché. J'ai fait quelques pas de côté pour retrouver mon équilibre. Christophe m'a trouvé drôle. Je ne voyais rien de rigolo.

— Tu l'as fait quand, ce petit ?

Pierre a éclaté de rire et m'a révélé qu'il n'y était pour rien.

— Pierre, tu n'y penses pas !

Puis, j'ai baissé le ton et j'ai ajouté :

— Perdre ta jeunesse pour une fille qui a un enfant !

Pierre a soutenu mon regard. Il a posé un pied sur une pédale et avant de partir, il m'a lancé :

— Justement Louis-Alfred, je ne la perds pas, ma jeunesse ! J'en profite comme un gamin !

Je suis resté songeur le reste de la journée. Le lendemain, je suis allé faire un tour au camp de jour pour rendre visite à toute la bande. Quand j'ai vu Pierre, je lui ai tendu la main.

— Je suis jaloux de ton bonheur, lui ai-je avoué.

Pierre a souri et a pris ma main.

Je suis allé au cinéma avec Pierre et Christophe. Nous avons vu un film d'animation et c'est fou comme je me suis bidonné ! Un enfant de trois ans, ce n'est pas un extraterrestre. C'est vraiment mieux.

PIERRE

L'automne s'est installé lentement en appliquant des touches de couleur dans la nature, nous obligeant à revêtir nos chandails de laine que nous avons si bien rangés au printemps dernier.

Fréquenter le cégep est nouveau pour Anne et moi. Nous sommes tous les deux très motivés. Elle travaille toujours à la pharmacie. Anne et Dominique ont inscrit les enfants en garderie et, avec le nouveau programme, elles ont eu chacune une place à prix modique pour Léonard et Christophe. C'est très abordable pour Anne et elle peut ainsi libérer sa mère. Cette dernière a protesté un peu au début, disant qu'elle aimait bien s'occuper du petit garçon durant la semaine. Anne a été très persuasive, rappelant à sa mère à quel point elle désirait suivre des cours de peinture. Madame Bilodeau n'a pas hésité longtemps et s'est inscrite non pas à un cours mais à deux cours de peinture !

C'est une bonne chose pour Christophe de fréquenter de petits amis, d'avoir des consignes et, surtout, d'apprendre toutes sortes de choses : réaliser des bricolages, chanter, jouer en groupe et faire des activités de préécriture. Il a beaucoup à apprendre et je crois qu'Anne a pris une très bonne décision en l'inscrivant à la garderie.

Un matin par semaine, je vais reconduire Christophe à la garderie, car Anne a un cours à 8 heures ce jour-là et doit quitter la maison plus tôt. Ainsi, elle ne bouscule pas l'enfant. Enfin, pas trop, car j'ai un cours à 9 heures 30 ! Je vais le chercher deux fois par semaine parce qu'Anne a des cours qui se terminent tard l'après-midi. Cet horaire me convient : Christophe n'est pas un poids pour moi comme maman le prétend. En fait, plus le temps passe, plus je m'attache à ce petit bonhomme et plus je l'aime tendrement.

Une fois, quand je suis allé le chercher à la garderie, une petite amie a demandé à Christophe si j'étais son papa.

— C'est un peu mon papa parce qu'on regarde des films ensemble, il joue avec moi et il me lit des histoires avant le dodo, a-t-il répondu.

J'étais fou de joie ! Rien ne m'aurait fait plus plaisir que d'entendre ces mots. Quand

nous sommes sortis de la garderie, marchant main dans la main, il m'a demandé :

— Pierre, est-ce que j'ai un papa ?

Je ne savais vraiment pas quoi répondre. Qu'est-ce qu'Anne avait bien pu lui dire à ce sujet ? Je l'ignorais. J'essayais de le savoir, d'une façon détournée, afin de ne pas me mettre les pieds dans les plats.

— Et toi, est-ce que tu crois que tu as un papa ?

Il a réfléchi un peu, puis il m'a dit sagement :

— Je pense que je n'ai pas de papa. On a oublié de m'en donner un. Mais toi, tu es un peu mon papa ?

J'étais plus embêté de répondre à sa question qu'à celle que j'avais eue un peu plus tôt dans mon examen de statistique.

— Je t'aime beaucoup, comme un papa.

Même si j'avais eu cent pour cent dans un examen de mathématiques, je n'aurais jamais été plus heureux qu'à ce moment-là.

Sur le chemin du retour, il n'a pas ouvert la bouche. Un peu surprenant de sa part. J'imagine qu'il était aussi pensif que je l'étais.

Après le souper, Anne n'était toujours pas arrivée. J'ai décidé de raconter à monsieur et madame Bilodeau, la conversation

que j'avais eue avec Christophe et leur révéler comment j'avais été embarrassé par ses questions. Je me demandais surtout si j'avais bien répondu.

— Je ne veux pas que Christophe me prenne pour celui que je ne suis pas. Je veux qu'il sache que je suis l'ami de sa mère. Je ne suis pas son papa.

— Nous n'avons jamais vraiment parlé de ça avec lui. Il grandit rapidement et il est intelligent. Bien sûr, un temps viendra où il voudra savoir qui est son père et c'est tout à fait légitime. J'espère seulement qu'il ne sera pas trop marqué par tout ça, me dit madame Bilodeau.

— Je crois que tu as bien répondu, Pierre, a enchaîné monsieur Bilodeau. Tu as dit les bonnes choses et je pense aussi que tu ne dois pas te faire passer pour son père, mais l'aimer comme un père peut le satisfaire durant un certain temps.

Comme à mon habitude, quand je soupais chez Anne, je ramassais le couvert de Christophe et le mien pour le mettre au lave-vaisselle, et j'entrepris ce soir là, et sans grand enthousiasme, de laver les casseroles.

— Pierre ? m'interrompit madame Bilodeau. Viens donc t'asseoir avec nous quelques minutes.

Surpris (et content), j'ai laissé mon ouvrage pour les rejoindre.

— Si Christophe a su te dire qu'il t'aimait comme un père, nous voulons te dire que nous t'aimons comme un fils.

Bah ! Que dire ? Jamais plus beau compliment ne m'avait été fait.

— T'es mon gendre préféré, a renchéri monsieur Bilodeau, le sourire en coin, comme s'il avait plusieurs gendres.

J'ai profité de cette taquinerie pour me sortir de mon embarras.

— Et vous, vous êtes mon beau-père préféré !

— Attention ! Tu parles à ton patron !

Nous voilà en plein fou rire. Je me suis ressaisi en reportant mon attention sur la mère d'Anne.

— Merci, madame Bilodeau, lui ai-je dit, du fond du cœur. Je suis vraiment touché.

— J'aimerais que tu cesses de m'appeler madame Bilodeau. Tu peux dire Marthe.

J'ai souri, un peu gêné, mais j'acceptais volontiers de l'appeler dorénavant par son prénom. Monsieur Bilodeau n'a rien dit et j'ai tenu pour acquis que je devais continuer à ne pas le nommer par son prénom.

Souvent, j'étudie chez Anne. Nous revenons quelquefois ensemble du cégep et nous faisons nos devoirs. Quand Marthe n'est pas

là, nous passons plus de temps à nous bécocter qu'à étudier, mais c'est tout aussi enrichissant. J'ai toujours réussi à freiner mes élans, sauf une fois. Anne n'avait pas de cours, il avait été annulé, car le prof ne s'était pas présenté, et nous sommes revenus à la maison. Nous avons préféré aller plus tard chercher Christophe à la garderie. À l'heure qu'il était, il devait faire une sieste.

J'avais des lectures à terminer pour mon cours de philosophie et je me suis étendu sur le sofa dans le séjour, au sous-sol. Anne étudiait à son bureau dans une chambre que ses parents lui ont aménagée au sous-sol. Marthe s'en sert aussi pour faire la comptabilité de la station-service. Elle était justement absente, partie à son cours de peinture. Elle a un très grand talent et elle peint de très beaux paysages.

— Je suis toute courbaturée, a dit Anne en s'étirant après être entrée dans le séjour. Qu'est-ce que tu lis ?

— Un truc sur le béhaviorisme. Je n'y comprends pas grand-chose et je me demande à quoi ça me servira plus tard. Je trouve que je perds vraiment mon temps dans ce cours.

Elle s'est approchée doucement et s'est couchée près de moi. J'ai laissé tomber mes feuilles avec joie pour mieux enlacer mon

amour. Elle s'est faite plus entreprenante que d'habitude et j'en ai oublié mes promesses de bon garçon. J'ai glissé mes mains sous son chandail. J'avais tellement envie de le lui enlever. Une petite voix en moi me disait d'arrêter, mais je n'en avais aucune envie. Je rêvais continuellement de lui faire l'amour et je ne pouvais plus supporter d'attendre. Ce n'était pas ma première fois, mais je me sentais impatient comme un débutant.

Plus tard, gavé de bonheur, je la tenais dans mes bras. Mon cœur battait très fort.

JUDITH (onze ans plus tard)

Je roulais vraiment trop vite sur l'autoroute hier, et le policier a eu raison de m'arrêter. J'ai immobilisé l'auto en bordure de l'autoroute et j'ai préparé mes papiers pour les lui donner.

— Vous savez quelle est votre infraction, madame ? m'a demandé le policier.

J'ai eu le goût de dire une connerie, mais je me suis retenue à temps. D'ailleurs, il n'avait pas l'air d'avoir envie de blaguer.

Le second policier était demeuré derrière ma voiture. J'étais vraiment en colère contre moi. J'allais encore être en retard à un rendez-vous et je m'en voulais terri-

blement. Les deux policiers sont retournés dans leur voiture remplir leurs papiers et je les ai vus, dans mon rétroviseur, parler de façon très animée. Le policier passager est sorti de sa voiture et est venu me voir. Je m'attendais à un autre problème, que mon permis de conduire soit expiré, par exemple. J'ai baissé à nouveau ma vitre et ce fut la surprise.

— Judith Bérubé !

— Pierre Miron ! Quelle surprise ! Dis donc, ça fait longtemps qu'on s'est vus !

Nous nous sommes perdus de vue peu de temps après le bal des finissants et je n'ai plus eu de ses nouvelles.

— Mais qu'est-ce que tu deviens ? lui ai-je demandé.

— Tu vois, j'arrête les personnes, comme toi, qui transgressent le code de la route. Et toi, toujours aussi jolie ! Mariée ?

— Tu resteras toujours aussi charmant, Pierre. Mais non, je ne suis pas mariée, mais c'est dans l'air. Peut-être l'année prochaine.

— Je le connais ?

— Non, c'est quelqu'un que j'ai rencontré au travail.

— Que fais-tu dans la vie ?

— Je suis représentante pour une compagnie de produits chimiques. Il est un de mes clients.

— Bonne représentante ! En plus de vendre tes produits, tu as réussi à embobiner le gars !

J'ai feint l'exaspération. Dieu ! que j'étais contente de le revoir. Même s'il avait un uniforme de policier et que les gyrophares de sa voiture rayonnaient derrière la mienne.

— Et toi, mon Pierre, à part donner des contraventions, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Marié ?

— En effet. Et devine avec qui ?

— Avec Anne ?

— Mais oui, avec ma petite Anne. Nous avons eu un bébé l'an dernier, une petite fille.

J'étais à la fois heureuse et sidérée. Je me suis ressaisie et lui ai demandé :

— Et que fait Anne ?

— Elle travaille toujours au même endroit.

J'ai réfléchi un peu avant de me souvenir.

— À la pharmacie ?

— Elle a fait ses études en pharmacie et elle est maintenant le bras droit de madame Paquet. Elle a été diplômée il y a presque quatre ans maintenant.

— Elle n'avait pas un autre enfant ?

— Oui, oui. Christophe. Il est grand maintenant, il a quatorze ans déjà. C'est un

bon garçon, je l'aime vraiment beaucoup. Je l'ai adopté officiellement peu de temps après notre mariage.

Je le regardais, un peu abasourdie. Mais surtout heureuse pour lui. Tout haut, je lui révèle le fruit de mes pensées.

— Je n'en reviens pas. Toi et Anne ! C'est fantastique !

Il a regardé mes papiers et m'a dit :

— Tu habites Montréal depuis longtemps ?

— Je m'y suis installée peu de temps après avoir terminé mes études universitaires. Et toi, dans quel coin habites-tu ?

— J'habite à la campagne, non loin d'ici. Viendras-tu nous visiter bientôt ? Anne serait très contente de te revoir.

Nous avons échangé nos numéros de téléphone et je lui ai promis une visite très bientôt. En fait, je me suis dit qu'il fallait que j'y aille sans faute le lendemain, sinon, je remettrais toujours au lendemain, puis je finirais par oublier et je n'irais jamais les voir.

Voilà ! Je stationne ma voiture près d'une maison très coquette, entourée de fleurs sauvages. Anne est assise sur les marches du perron qui semble faire le tour de la maison. Une fillette, mignonne dans une robe fleurie, joue sur le gazon devant

la maison. Anne vient au-devant de moi et m'accueille chaleureusement.

— Judith ! Que je suis contente de te revoir !

— Et moi, donc !

Elle me fait une accolade, chaleureuse. J'ai devant moi une jeune femme resplendissante avec ce petit quelque chose que je saisis plus tard : son regard brillant de bonheur. Elle a une fille magnifique qu'elle a prénommé Alice.

— Elle devait s'appeler autrement, mais quand elle est née, elle n'a pas pleuré et elle regardait partout, les yeux grands ouverts et l'air émerveillé. Je sais que les bébés nés sans ne voient pas très bien, mais elle, c'était comme si elle voyait tout. Et je lui ai murmuré : « Bienvenue au pays des merveilles. » À cause de ce conte, nous n'avons pas pu faire autrement que de l'appeler Alice.

— C'est une très belle histoire. Alice est vraiment très jolie.

La petite continue de jouer jusqu'à ce qu'elle voie son père arriver. Elle se hisse alors sur ses jambes avec difficulté et elle marche aussi vite que ses pattes le lui permettent en émettant de petits cris de joie.

Bizarrement, je me sens vide. N'avoir jamais personne qui m'attend, ne vivre que pour le luxe et les grandes sorties. À les

voir, je crains de passer à côté de quelque chose d'essentiel. Je reste quand même souper avec eux, dans leur charmante maison meublée d'antiquités. J'ai l'impression d'être dans un autre monde, meilleur que le mien. Durant le repas, Christophe arrive et je suis surprise de le voir aussi grand que Pierre. C'est tout le portrait de sa mère, les yeux bleus, le teint et les cheveux foncés. Il est poli et réservé ce qui me change de mes neveux plutôt révoltés et contestataires. Je suis bien avec Pierre et sa famille. Nous discutons de nos vies passées et de notre présent, il n'y a jamais de temps morts, je me demande même comment j'ai pu vivre sans leur amitié.

— Je me suis installé chez Anne, petit à petit, puis définitivement, raconte Pierre. À vingt et un ans, nous avons pris un appartement. Nous avions besoin d'indépendance. Malgré nos études, nous travaillions très fort tous les deux. Christophe est venu habiter avec nous mais, au début, ce n'était pas évident, hein Christophe ?

— Je ne me rappelle pas vraiment, réplique Christophe, un peu embarrassé.

— Tu avais quand même sept ans, lui dit Anne. Tu ne te rappelles pas, mais tu posais bien des questions : est-ce que Pierre est un papa ? Pourquoi on ne reste plus avec ma-

mie et papy ? Est-ce que les parents de Pierre étaient tes grands-parents ? Étions-nous maintenant une vraie famille ? Tu exigeais toujours plus de détails. Tu avais tellement besoin de savoir. Puis, dit-elle à mon intention, tout s'est placé : Christophe était en deuxième année et moi à l'université. Pierre terminait sa formation et il a eu un boulot dès sa sortie de l'école.

— Et toi, tu n'as jamais quitté Mme Paquet et sa pharmacie ?

— Non, c'est merveilleux, n'est-ce pas ? Je suis devenue pharmacienne un peu grâce à toi, le jour où tu m'as offert de postuler pour un emploi à la pharmacie.

Nostalgique, je n'ai pu m'empêcher de murmurer :

— Ce qui est merveilleux, c'est de vous voir. De me rendre compte que vous avez si bien réussi.

— Mais tu as bien réussi toi aussi, me lance aussitôt Anne.

— Oui, mais mes amours sont de vrais cauchemars.

— Et Vincent ?

Christophe s'excuse : j'imagine que mes amours ne l'intéressent pas le moins du monde. Il monte donner le bain à sa petite sœur impatiente et surtout fatiguée. Je prends quelques secondes pour me souvenir

de ce cavalier qui m'accompagnait à mon bal des finissants de cinquième secondaire.

— Vincent est celui que je regrette le plus. Savais-tu que nous nous sommes fréquentés durant toutes nos études collégiales ? Mais nous ne sommes pas allés à la même université. Il était à Montréal et j'étais à Sherbrooke où je me suis fait plusieurs amis. J'avais mon monde et, avec le temps, Vincent ne faisait plus partie de mon rythme de vie. Nous avons rompu d'un commun accord. Je vivais à cent milles à l'heure. J'avais toujours un party quelque part, je me suis mise à sortir avec des hommes beaucoup plus âgés que moi. Ils m'invitaient dans les grands restaurants, même en voyage. Je me suis acheté un condo et je l'ai meublé avec les trucs les plus extravagants. Mais le soir, quand je rentre chez moi, je n'ai rien. Je suis seule.

— Tu ne m'as pas dit que tu avais quelqu'un dans ta vie ? me demande Pierre.

— Oui, un de mes clients. Charles.

Je fais une pause et soupire. Charlot. Celui à qui je refuse d'ouvrir mon cœur. Il y a bien sûr eu cette réunion où nous avons eu le lancement d'un produit. Nous nous sommes enfuis et nous nous sommes réfugiés dans un resto sympathique. Nous avons parlé toute la soirée. Avant de nous

séparer, nous avons échangé une poignée de main et il m'a donné rendez-vous le lendemain, pour le lunch. J'ai refusé son invitation. Il me téléphone et, parfois, nous parlons pendant plusieurs heures. Il est tellement différent de moi, mais il est tout ce que je désire à la fois. Au fil de nos conversations, j'ai appris qu'il a un cottage en banlieue, un jardin et des fleurs, deux enfants dont j'ai vu les photos : ils ont quatre et six ans. Il a même un chien, un chat et une tourterelle. Il a divorcé, il y a deux ans, et il a une garde partagée avec son ex. Il est tendre, romantique et responsable.

Je confie à Pierre :

— Je t'ai dit un peu n'importe quoi pour bien paraître. En fait, j'ai peur de m'engager avec lui.

— Peur ?

— Il est tout ce que je désire, mais j'ai toujours tourné le dos à ce qu'il est, ce qu'il a. Moi, je voulais être une professionnelle, autonome, libre. Lui, il est banlieusard, père de famille, il a sa piscine hors terre et son chien. Moi, je voulais être marginale, je voulais le standing, la classe, voyager et ne jamais avoir d'enfants. Puis, avec le temps, surtout depuis que je connais Charlot, j'ai cette boule dans l'estomac et j'ai cette inquiétude à savoir si c'est vraiment un bon

choix que d'être éternellement célibataire. Je vous vois et vous êtes si heureux. Je me demande pourquoi je fuis continuellement les hommes dès que ça devient trop sérieux.

— Pourquoi m'as-tu dit que tu te marierais ?

— Pour bien paraître devant toi ! Parce que je ne suis plus certaine que de refuser les avances de Charles soit une bonne décision. Quand je ne suis pas avec lui, je m'ennuie, et quand je suis avec lui, je suis totalement heureuse. Je n'ai jamais voulu rencontrer ses enfants : il m'a demandé si c'était parce que je n'aimais pas les enfants. La vérité, c'est que j'ai peur de trop les aimer et de ne plus jamais être capable de partir de cette maison.

— Judith... soupire Anne. Ne trouves-tu pas que tu es dure avec toi-même ? Laisse ton cœur parler, m'a dit un jour mon père, la première fois que je suis sortie avec Pierre. Et j'ai laissé mon cœur me dicter mes gestes.

— Et le lendemain, tu as regretté, lui dit en blaguant Pierre.

Anne délaisse mon regard pour le porter sur celui de son mari.

— Oui, j'ai regretté, mais tu as su que je t'aimais et que nous deux c'était vrai. Tu es revenu me chercher.

Curieuse, je lui demande :

— Pourquoi as-tu regretté ?

— Tu te rappelles, le bal des finissants ?
demande Anne.

Je fais signe que oui. C'est le soir où je l'ai rencontrée pour la première fois. Elle poursuit :

— J'avais embrassé Pierre alors que je m'étais promis de ne jamais sortir avec des garçons. Mais j'aimais Pierre de tout mon cœur et de tout mon âme et...

— On a eu un petit pépin, interrompt Pierre.

Je suis curieuse et attends impatiemment la réplique d'Anne qui sourit à son conjoint.

— En fait, le pépin s'appelait Éric.

Je cherche dans ma mémoire et le seul Éric que je trouve est :

— Éric Pépin ?

Et voilà mes hôtes qui s'esclaffent de rire. Je pouffe sans comprendre. Ils ne m'expliquent rien. Je suis secrètement jalouse de leur complicité.

Ce sentiment me manque. Depuis plusieurs années, je vis superficiellement. Je ne laisse pas mes émotions me trahir. Je suis maîtresse de toutes les situations. Sauf d'une : ma relation avec Charles. Mon tendre Charlot.

Je prends congé de Pierre et d'Anne une heure plus tard. Je les embrasse et j'espère sincèrement les revoir bientôt. Seule dans ma décapotable, sans l'avoir vraiment décidé, la route me mène chez Charles. Tout lui dire, ce soir ou jamais. Si ses enfants sont là, ils doivent sûrement dormir et je pourrais lui expliquer pourquoi je le fuis, pourquoi j'ai peur et surtout combien je l'aime.

Je sais très bien où il habite. En bonne fouineuse, je suis déjà passée devant chez lui, pour voir où il demeurerait après qu'il m'ait donné son adresse. Je stationne ma voiture dans son entrée et, avant d'en sortir, je prends une grande respiration, comme pour me jeter à l'eau. La vie est trop courte pour que je passe à côté d'un si grand bonheur. Si Anne et Pierre ne s'étaient jamais reparlé, si elle ne lui avait pas expliqué pourquoi elle avait peur de l'aimer, ils ne seraient pas rendus là où ils en sont aujourd'hui. Cette pensée me donne des forces. Lorsque j'avance vers la porte d'entrée, celle-ci s'ouvre et Charles me sourit. Dans mon cœur, je sais que, ce soir, ma vie prend nouveau tournant.

LOUIS-ALFRED

Parfois, dans la vie, nous nous faisons

des montagnes avec des riens. Souvent, nous les voyons si hautes qu'elles nous paraissent inaccessibles. Impossibles à escalader. Quand enfin nous racontons ce qui nous pèse à un ami, à une personne de confiance, elle nous lance un commentaire, puis nous regardons à nouveau la montagne. C'est fou comme elle a diminué ! En hauteur et en largeur. Puis, nous réfléchissons. Tout à coup, des solutions s'offrent à nous. Nous n'avons qu'à tendre la main et voilà ! La montagne devient une colline, puis une butte. Finalement, après quelque temps, un mois, quelques années, le monticule est devenu poussière. Nous sourions en regardant en arrière et nous nous disons :

— Et dire que je m'en suis fait pour si peu !

Certes, Anne avait un enfant. La vie nous joue de bien vilains tours, mais nous devons avoir le courage d'affronter nos peurs. Arrêtons de regarder notre nombril, voyons plus loin. Plus loin que le bout de l'ongle de notre gros orteil (et, j'avoue ici, parole d'un copain qui a été secouriste dans une station de ski, que le bout d'un ongle peut être très long (il s'en est aperçu en ôtant le bas d'un skieur blessé)). Bref, couper vos ongles d'orteils et souriez à la vie ! Oubliez vos montagnes, elles n'en valent pas la

peine. Faites confiance à vos parents et à vos amis. Au pire, consultez un secouriste dans une station de ski. Parole de Louis-Alfred.

Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman d'Alain M. Bergeron, Finaliste au prix Hackmatac 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, Finaliste au Prix du Gouverneur Général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, Finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004

18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard
22. *Ya-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un Livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman d'Alain M. Bergeron
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 %
recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir
d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en novembre 2008